

Coup d'œil sur l'Histoire d'Annam

par

Đỗ-Đình-Nghiêm

Instituteur à l'Ecole d'Application à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Hanoi.

Préface de M. E. Pujarniscle,

Ancien Directeur de l'Ecole Normale d'Instituteurs de Hanoi
Ancien chef du Service de l'Enseignement au Cambodge.

Ouvrage adopté par la Commission locale des publications scolaires et approuvé par arrêté du 11 Février 1926 de M. le Gouverneur Général de l'Indochine.

2e édition



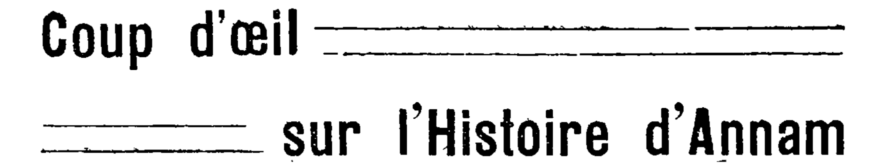
HANOI
IMPRIMERIE KIM-ĐỨC-GIANG

1926

ERRATA

Page	Ligne	Au lieu de :	Lire :
5	22	« douce France »	« doulce France »
8	10	dit on	dit-on
8	28	nA nam	Annam
8	34	beaux parents	beaux-parents.
20	21	profi er	profiter.
21	18	Use	Usé
23	15	pré édentes	précédentes.
24	14	gé éral	général
24	22	effecti ement	effectivement
24	25	ne eu	neveu.
28	11	prévénan es	prévenances
28	23	ex ellent	excellent.
34	5	con enta	contenta.
35	17	1159	1459
49	29	co tre	contre
55	4	long emps	longtemps
57	15	pros erner	prosterner
60	7	nu lement	nullement
69	35	nombreu ses	nombreuses
72	9	devoi	devoir
77	21	réconnaître	reconnaître
80	27	fu	fut
81	14	a tirait	attirait
81	39	indochinoiset	indochinoise
82	36	ortége	cortège
82	37	ai si	ainsi





Coup d'œil sur l'Histoire d'Annam

par

Đỗ-Đình-Nghiêm

Instituteur à l'École d'Application à l'École Normale d'Instituteurs de Hanoi.

Préface de M. E. Pujarniscle,

Ancien Directeur de l'École Normale d'Instituteurs de Hanoi
Ancien chef du Service de l'Enseignement au Cambodge.



Ouvrage adopté par la Commission locale des publications scolaires et approuvé par arrêté du 11 Février 1926 de M. le Gouverneur Général de l'Indochine.

2e édition



HANOI
IMPRIMERIE KIM-ĐỨC-GIANG

1926

Source principale :

Cours d'Histoire d'Annam en quốc-ngữ
par M. Trần-trọng-Kim, Inspecteur
de l'Enseignement primaire au Tonkin

Coup d'œil sur l'Histoire d'Annam

Préface

Les Français qui s'intéressent à l'Indochine, et les Annamites, de plus en plus nombreux, auxquels notre langue est familière, trouveront dans ce petit livre au titre, à mon avis trop modeste, un récit sincère et vivant des faits essentiels qui ont illustré l'histoire du pays d'Annam.

Ce n'est point sans de longs efforts qu'un ouvrage de ce genre a pu être conçu et mis sur pied. Ceux qui ont fouillé le passé des peuples d'Asie savent à quelles difficultés on se heurte quand on entreprend de dépouiller la vérité des légendes qui la recouvrent. Dans quelle mesure l'auteur a-t-il vaincu ces difficultés ? Je laisse à de plus savants le soin de le dire. Qu'il suffise à un profane de louer la forme agréable, le style simple et clair du livre qui témoignent d'une connaissance solide et précise de la langue française.

Il n'est pas permis à un peuple d'ignorer sa propre histoire, c'est là un lieu commun sur lequel il est inutile de s'étendre, bien que des esprits paradoxaux en aient récemment contesté l'exactitude. Mais M. Đỗ-Đình-Nghiêm, s'il compte bien être lu et apprécié par ses compatriotes, ne leur destine pas spécialement son œuvre, sinon il l'eût écrite en quốc-ngữ. Ainsi qu'il le déclare dans un avant-propos, il s'adresse surtout aux Français : il voudrait réussir à les intéresser au passé d'un peuple dont ils ont été appelés à guider les destinées. Je souhaite qu'il ne soit pas déçu dans cette ambition qu'inspire un clairvoyant patriotisme.

Si la France a de bonnes raisons de penser qu'elle est venue accomplir dans ce pays une œuvre durable, il n'en est pas moins vrai que les artisans de cette œuvre — colons et fonctionnaires — ne sont ici — à de rares exceptions près — que des passants. Pendant le court séjour qu'ils font dans la colonie, ils ne parviennent pas toujours aisément à connaître, d'une façon sérieuse, la mentalité indigène. L'histoire, en mettant sous nos yeux

l'existence entière d'un peuple, multiplie entre lui et nous les points de contact, nous permet de le mieux juger, de discerner les traits permanents de son caractère. Or du **Coup d'œil** *que M. Đỗ-Đình-Nghiêm nous permet de jeter sur l'histoire du peuple annamite, deux conclusions se dégagent qu'il nous paraît intéressant de mettre en lumière.*

La première, c'est que l'Annamite, que quelques observateurs superficiels seraient tentés de taxer de mollesse et de passivité, est loin d'être dépourvu, au contraire, de personnalité, de tenacité, d'énergie. Ce dernier mot peut étonner certains, parce que, avec nos conceptions occidentales, nous nous représentons l'énergie sous une forme essentiellement active et, en quelque sorte, exubérante. Elle est, pour nous, ordinairement, une force qui brise tout ce qu'elle rencontre, au risque d'être brisée elle-même. L'énergie annamite a d'autres caractères : elle est, avant toute chose, souple, patiente, insinuante. Le chemin qu'elle prend pour parvenir à ses fins n'est pas toujours le plus direct, elle y parvient néanmoins, en y mettant tout le temps qu'il faut. Ce n'est pas l'énergie du chêne, qui tient tête à l'orage, c'est celle du roseau—ou plutôt du bambou, si frêle et pourtant si robuste, que les Annamites appellent le Sage sans doute parce qu'il plie et ne rompt pas, ce qui constitue, à leurs yeux, la suprême sagesse

Du reste, cette impression que l'on a quand on considère l'Annamite à travers les siècles, on l'a également quand on l'observe à travers l'espace. L'Annamite trouve l'Annam trop étroit pour lui, il en déborde les frontières, se répand au Combodge, au Laos, s'y installe, y fait souche, y étend de jour en jour sa zone d'influence, s'y sent si bien chez lui qu'au bout de quelque temps les naturels ont presque l'air d'être des étrangers dans leur propre pays.

La seconde constatation qui s'impose à nous quand nous venons de lire un livre comme celui de M. Đỗ-Đình-Nghiêm, c'est que, entre les Annamites et nous il n'y a pas autant de différences que nos rapports quotidiens avec eux pourraient nous le faire croire. En permettant ce recul qui fait mieux apercevoir le contour général des choses, l'histoire nous montre qu'au fond

ils ont avec nous bien des traits communs. Leur conception d'un Etat idéal est, dans ses grandes lignes, celle que nous nous formons nous-mêmes, et ils admirent chez leurs héros précisément les vertus que nous admirons chez les nôtres. Ce n'est point sans raison que, quand il relate les hauts faits de Lữ-Gia, des sœurs Trưng, de Trần Bình-Trọng et de Trần-Quốc-Tuấn, M. Đỗ-Đình-Nghiêm évoque les nobles figures de Vercingétorix, de Jeanne d'Arc, de Bayard et de Turenne. Chez ceux-là comme chez ceux-ci, se retrouvent le même amour désintéressé de la patrie, la même vigueur dans l'action, la même résignation dans l'infortune.

Vaillant petit peuple annamite! Mal défendu par la nature contre la nation la plus populeuse du monde, il est parvenu, après des siècles de servitude, à secouer le terrible joug chinois. D'une extraordinaire vitalité dans cette Indochine où tant de races ont sombré en laissant d'imposants vestiges de leur gloire ancienne, il s'est maintenu, s'est étendu, prodigieusement habile à tirer des peuples avec lesquels il entre en contact tout ce qui peut lui être utile et le rendre plus fort, sans se laisser absorber par aucun. Les progrès qu'il fait, sous nos yeux, à l'ombre de notre drapeau où il a trouvé enfin la paix complète, nous étonnent nous-mêmes chaque jour. Il a su conserver intacte, à travers de dures épreuves, cette vigueur persévérante que les Annales se plaisent à reconnaître aux Giao-Chỉ. Et, après avoir lu son histoire — qui ressemble sur bien des points à la nôtre — nous ne pouvons nous empêcher d'avoir pour lui un sentiment de sympathie, d'estime et d'admiration.

E. PUJARNISCLE
Hanoi, le 10 Octobre 1924.



A NOS LECTEURS

Notre intention, en publiant le présent ouvrage, est d'être utile, dans la mesure du possible, à ceux des Français qui, animés des sentiments de réelle sympathie envers notre pays, désirent connaître son histoire. Certes, les travaux historiques sur le pays d'Annam ne manquent pas. Quelques-uns sont l'œuvre des plus grands savants de la colonie. Cependant, leur étendue et surtout leur caractère d'érudition rebutent facilement tous ceux dont le métier n'exige pas la connaissance des notions aussi détaillées que celles qu'ils renferment. Ce qui convient à nos lecteurs, c'est, à notre avis, une simple idée, un aperçu rapide et par suite facile à saisir sur la matière qui nous occupe.

Guidé par cette idée, nous avons essayé de condenser, dans les quelques pages qui suivent, les grandes lignes de notre histoire. Donner peu de dates et surtout citer le moins possible de noms propres dont la prononciation et le souvenir découragent tous ceux qui ne connaissent pas ou qui connaissent très peu notre langue, voilà la principale règle que nous nous sommes imposée dans la rédaction de ce petit ouvrage.

Nous espérons ardemment que par ce modeste travail, nous réussirons à faire connaître au public français notre histoire comme nous avons pu, jusqu'ici, de par notre humble profession, renseigner nos compatriotes sur celle de la « douce France »

Hanoi, le 5 février 1924

ĐỖ-ĐÌNH-NGHIÊM

Période légendaire

L'histoire d'Annam, à ses débuts, est remplie de légendes. Ses origines sont très obscures ; aussi, est-il impossible, faute de documents authentiques, d'en parler avec précision.

Cependant, d'après les historiens les mieux renseignés, ce fut dans les environs de 2879 av. J.C., que commença notre histoire.

Un arrière-petit-fils de l'empereur chinois Tuần-Nông fit, à cette époque, une tournée d'inspection dans les pays du sud. Arrivé à une montagne dite Ngũ-Lãnh, (1) il rencontra une fée qu'il épousa. Il eut d'elle un fils qui régna, plus tard, sur la région du sud sous le nom de Kinh-dương-Vương. Celui-ci se maria ensuite avec une jeune fille de la race des dragons et eut un fils qui lui succéda sous le nom de Lạc-Long-Quân. Ce dernier épousa, à son tour, une princesse de la Cour de Chine et donna, en une seule fois, cent œufs qui se transformèrent en cent garçons (2). Après cette union si prodigieusement féconde, il se sépara de sa femme, sous prétexte qu'il n'était pas de la même race qu'elle. Il lui confia cinquante enfants et se réserva les cinquante autres. Il emmena ces derniers avec lui dans la mer du sud où il se retira, en laissant à terre un seul qui lui succéda et régna sous le nom de Hùng-Vương.

La dynastie que fonda Hùng-Vương donna dix-huit rois qui se succédèrent jusqu'en 258 avant Jésus Christ.

Dynastie des Thục

Le 18e roi de la dynastie des Hùng-Vương avait une fille d'une remarquable beauté. Son voisin, le roi de la famille de Thục, qui régnait probablement alors sur la région actuelle de Cao-Bằng demanda sa main, mais sans l'obtenir. Le pauvre roi en fut profondément mortifié. Son petit-fils réussit, dans la suite, à le venger de cet affront en s'emparant

---

(1) Province actuelle de Hà-Nam.

(2) D'après certaines sources, ce roi donna directement, en une seule fois, naissance à cent garçons.

du royaume de Hùng-Vương qu'il réunit à son propre patrimoine. Il se proclama roi de tout le pays sous le nom de An-Dương-Vương. Il fit construire la capitale Cồ-Loa dont on voit encore aujourd'hui des vestiges (1). La construction de cette citadelle présenta de nombreuses difficultés dont il ne put venir à bout que grâce au concours d'un génie qui lui apparut sous la forme d'une tortue d'or. Pour préserver son œuvre, cet animal lui donna encore une de ses griffes. Le roi en fit la gâchette de son arc, qui eut; dit on, la propriété de tuer dix mille hommes d'un seul coup. Grâce à cette arme miraculeuse, An-Dương-Vương devint tout puissant. Malheureusement, cette puissance fut éphémère.

En Chine, à cette époque, l'empereur Tần-Thủy-Hoàng venait de se rendre maître absolu de l'empire. Il conçut le projet d'étendre ses conquêtes dans les pays du sud. Il y envoya son général Đồ-Thư et une nombreuse armée. Mais le climat du sud fut funeste aux Chinois qui moururent en grand nombre. Les indigènes qui s'étaient réfugiés dans les forêts à leur arrivée, en sortirent alors et réussirent à les repousser sans difficulté. Đồ-Thư fut tué.

Quelques temps après, un autre général chinois, qui voulait profiter de l'affaiblissement du pouvoir de l'empereur pour former un fief indépendant, essaya de reprendre son projet. Mais la mort l'empêcha de le mettre à exécution. Son officier Triệu-Đà fut plus heureux que lui. Pour vaincre An-Dương-Vương qui l'avait toujours battu dans les premières campagnes, il imagina un subterfuge : il envoya en nAnam son fils pour demander la main de la fille du roi. Après le mariage, celle-ci, sur la demande de son mari, lui révéla tous les secrets de la puissance de son père. Sachant alors que toutes les victoires de son beau-père étaient dues à la gâchette de son arc, le gendre infidèle chercha le moyen de la voler. Quand il y eut réussi, il demanda à ses beaux parents la permission d'aller revoir sa famille en Chine. Avant de partir, il eut soin de

(1) Ces vestiges se trouvent au village de Cồ-Loa dépendant de la province de Phúc-yên.

demander à sa femme : « Après mon départ, s'il y avait des guerres, comment pourrais-je vous retrouver ? » Et sa femme de lui répondre : « J'ai un habit fait de plumes d'oie, je répandrais ces plumes sur ma route et vous me retrouveriez facilement. »

Quelques temps après son départ, une armée chinoise envahit le pays. Muni de son arc, le roi se mit à la tête de ses troupes pour la repousser, mais au lieu de remporter, comme autrefois, des succès, il n'essuya plus que des défaites. Il s'aperçut alors que son arme ne lui donnait plus les effets miraculeux qu'il en attendait. Il dut s'enfuir, emportant sa fille en croupe. Arrivé près de la mer, et serré de près par l'ennemi, il invoqua de nouveau la tortue. L'animal réapparut et lui dit : « Ton ennemi est derrière toi. » Le roi se retourna. Ne trouvant que sa fille, il la tua et se jeta lui-même dans la mer pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis (1).

Dynastie des Triệu

(207 à 137 av. J. C.)

Après ses victoires, Triệu-Đà réunit son fief au royaume de An-Dương-Vương et s'en proclama roi. Il gouverna ce vaste pays sur le modèle de la Chine. L'influence chinoise commença, dès lors, à se faire sentir peu à peu dans tout le pays.

Triệu-Đà laissa le souvenir d'un roi remarquable. Sans chercher à modifier les institutions qui existaient déjà dans le pays, il laissa aux chefs féodaux indigènes le soin de l'administrer directement et se contenta de rester le suzerain du peuple conquis. Il divisa le Nam-Việt en deux

---

(1) On voit encore à l'heure actuelle, à Phủ-Diễn, dans la province de Nghệ-An, une pagode appelée « Đền Công » ou pagode des Paons consacrée au culte de An-Dương-Vương. Cette pagode est ainsi appelée parce que, selon la tradition, au moment où la dépouille mortelle du roi fut entraînée par le courant jusqu'à cet endroit, elle fut enveloppée par une bande de paons.

commanderies et plaça, à la tête de chacune, un administrateur chinois qui jouait à peu près le même rôle qu'un proconsul romain. Triệu-Đà eut quatre successeurs. Triệu-Minh-Vương, 3e roi de cette dynastie, mourut en l'an 113 av. J. C. Son fils lui succéda. L'empereur chinois envoya alors dans le Nam-Việt l'ambassadeur Thiếu-Quí. Celui-ci fut assez heureux pour y retrouver son ancienne amante devenue alors femme de Minh-Vương. Il reprit ses relations avec elle et tous deux conseillèrent au roi d'annexer le Nam-Việt à la Chine. Mais un Ministre du nom de Lữ-Gia s'y opposa. Une fois au courant de leurs intrigues, il s'empressa de les publier dans tout le royaume. Bien plus, il forma vite une troupe de partisans avec laquelle il marcha contre le roi, la reine-mère et l'ambassadeur qui furent tous tués.

Lữ-Gia fut donc le premier homme qui essaya de sauver le Nam-Việt de l'emprise chinoise. Mais il ne tarda pas à être victime de son patriotisme. L'empereur chinois envoya, en effet, un an après sa victoire, une armée nombreuse qui réussit à s'emparer de lui et de tout le pays. Ainsi mourut le premier champion de l'indépendance du Nam-Việt, l'égal de l'immortel Vercingétorix, le champion de l'indépendance gauloise.

Dès lors, le pays tomba sous le joug de la Chine et ne put le secouer définitivement qu'après plus de mille ans de soumission, entrecoupés par quatre périodes plus ou moins longues d'indépendance.

Dynastie des Triệu

Triệu Vũ-vương (207-137 av. J. C.)
Trọng-Thủy, son fils, mourut avant lui.
Triệu Văn-vương (137-125 av. J. C.), fils de Trọng-Thủy.
Triệu Minh-vương (125-113 av. J. C.), fils de Văn-Vương.
Triệu Ai-vương (112 av. J. C.), fils cadet de Minh-vương.
Triệu Dương-vương (Kiến-Đức) (111 av. C.), fils aîné de Minh-Vương.

Domination chinoise

Triste période ! Elle s'étend de l'an 111 av. J. C. à l'an 938 ap. J. C.

La première période dure 149 ans (111 av. J. C. à 39 ap. J C.)

La deuxième. . . . . . . 144 ans (43 à 187)

La troisième. . . . . . . 318 ans (226 à 514)

La quatrième . . . . . . 336 ans (602 à 938)

Les Chinois nous gouvernaient en véritables conquérants. Pendant les dix siècles qu'ils vécurent dans le pays, l'histoire n'a, à nous transmettre, que le souvenir de trois d'entre eux qui peuvent être considerés comme des modèles de bienveillance, de bonté, de justice et de probité. L'un d'eux nous enseigna la morale et les rites chinois ; l'autre nous apprit à cultiver la terre. Il ordonna à ses mandarins de faire, en faveur des habitants pauvres, un prélèvement sur leur solde pour leur donner le moyen de se marier selon les rites importés. Le dernier surnommé le « Roi Lettré » passe pour nous avoir apporté la morale et la littérature chinoises. D'après nos historiens, l'écriture annamite disparut complètement à partir du règne de ce gouverneur pour être remplacée par l'écriture et la littérature chinoises. Toutes nos traditions littéraires remontent à cette époque. Cependant, ce n'est là qu'une simple hypothèse.

A part ces trois bons gouverneurs auxquels la reconnaissance nationale a édifié des temples en témoignage de leurs bienfaits, les autres ne firent que nous exploiter. Aussi cruels que tyranniques, la plupart des administrateurs chinois considéraient les Annamites comme des sauvages et des barbares et les soumettaient à de dures corvées. Ils les obligeaient à plonger dans la mer pour leur chercher des huîtres perlières et à s'enfoncer dans la forêt pour leur procurer des défenses d'éléphants et de rhinocéros. Tous les ans, des tributs composés des produits les plus précieux du pays étaient envoyés à l'empereur. Malgré cela, certains gouverneurs nous traitaient avec la dernière cruauté. De là ces révoltes incessantes dont quelques-unes ont permis au peuple opprimé de secouer, pour quelque temps, le joug de l'oppresseur.

Périodes d'indépendance.

Révolte des deux Sœurs. — En l'an 38, le quận de Giao Chỉ (1) fut placé sous l'administration du gouverneur Tô-Định. Celui-ci se signala par des exactions et une cruauté qui soulevèrent l'indignation publique. Il tua, en l'an 39, un Annamite du nom de Thi-Sách. La femme de la victime nommée Trưng-Trắc, originaire de la province actuelle de Phúc-Yên, se souleva contre lui. Aidée de sa sœur cadette Trưng-Nhị, elle se mit à la tête d'une armée rapidement formée de tous les mécontents du pays et marcha résolument contre les Chinois qui furent partout battus. Le gouverneur chinois dut s'enfuir. A la suite de leurs victoires, nos deux héroïnes furent partout accueillies en libératrices. Partout où elles passèrent, les habitants vinrent se ranger sous leur bannière. Bientôt, tout le pays tomba en leur pouvoir. Elles se proclamèrent alors reines. Mais leur gloire ne fut pas de longue durée.

Au bout de trois ans, l'empereur chinois envoya en Annam le célèbre général Mã-Viện et une formidable armée. Après quelques batailles dans la région de Lãng-Bạc, (2) Trưng-Trắc dut reculer d'abord à Sơn-Tây, puis à Phú-Thọ, où, abandonnée de ses soldats, elle se jeta, avec sa sœur cadette, dans le Hát-Giang ou Day pour ne pas survivre à sa défaite. Plusieurs temples ont été, dans la suite, élevés en leur honneur, mais le plus important, celui qui eut le privilège de garder dans son sanctuaire, leur dépouille (3) mortelle, existe encore, à l'heure actuelle, au village de Đồng-Nhân, près de la rue Armand Rousseau, en face de l'école Vétérinaire de Hanoi.

(1) Division administrative correspondant au Tonkin actuel.

(2) Grand Lac actuel d'après certaines sources.

(3) Selon la tradition, les corps de ces deux héroïnes furent pétrifiés aussitôt après leur mort et furent recueillis par les habitants de Đồng-Nhân. Tous les ans, au 5e jour du 2e mois, a lieu une fête en leur honneur.

Après la mort de ces deux héroïnes comparables, par leur courage et leur patriotisme, à la sainte Jeanne d'Arc de France, l'Annam retomba sous la domination chinoise. Et, de nouveau, il eut à souffrir des malheurs de la domination étrangère, auxquels vinrent s'ajouter encore ceux des incursions de ses voisins, dont le plus important était le Lâm-Ấp, plus connu dans l'histoire sous le nom de Champa. C'était un petit pays de civilisation indonésienne qui s'étendait au sud du Tonkin, à peu près de l'Annam à la Cochinchine septentrionale actuelle. Bien que considéré par les Chinois et les Annamites comme une contrée sauvage, il jouissait déjà, à cette époque lointaine, d'une civilisation avancée. Ses temples, ses monuments et surtout ses trésors inappréciables excitaient beaucoup la convoitise des gouverneurs chinois qui dirigeaient alors l'Annam. Ils cherchèrent à y étendre leurs conquêtes. Les Chams essayèrent vainement de les repousser. Vaincus à plusieurs reprises et dépouillés d'une bonne partie de leur or par la main cupide des Célestes, ils durent enfin se résoudre à payer le tribut à leurs conquérants. Mais ce ne fut là qu'une soumission apparente, car ils ne cessèrent pas, malgré leurs défaites, de marcher contre les gouverneurs chinois résidant alors en Annam.

Révolte de Triệu-Ẩu. — En l'an 248, une jeune fille du nom de Triệu-Ẩu, originaire du Nord de l'Annam actuel, se révolta, avec son frère, contre les Chinois. Agée à peine de vingt-trois ans, elle était douée d'une intelligence rare et d'un courage insurmontable. Son frère aîné qui craignait pour sa vie, lui avait conseillé de renoncer à ses idées guerrières, mais, n'écoutant que son courage et son patriotisme, elle lui répondit : « Je tiens absolument à lutter, même au péril de ma vie, contre les vents impétueux et les vagues redoutables et à tuer les requins de la mer de l'Est pour purger notre pays de tous nos oppresseurs, au lieu d'imiter les lâches qui se contentent de vivre servilement sous le joug des tyrans ». Animée par cette pensée, elle lutta avec un héroïsme dont les habitants conservent encore aujourd'hui un pieux souvenir. Mais au bout de cinq à six mois de résistance, elle dut reculer devant la supériorité du nombre de ses ennemis. Se voyant enfin vaincue, elle se donna la mort. La postérité lui éleva un temple qui existe encore dans la commune de Phú-Điền (Province de Thanh-Hóa).

Dynastie des Lý Antérieurs (544-562) (1)

Dans les environs de 540 un Annamite du nom de Lý-Khải décida de délivrer notre pays du joug de la Chine. Mais son dessein fut découvert et il fut tué. Quelques temps après, son projet fut repris et exécuté par Lý-Bôn, homme instruit, intelligent et doué de solides qualités militaires. A la tête de tous les mécontents du pays, il marcha contre les Chinois. Il réussit à les vaincre et à se proclamer roi d'Annam en 544. Mais les Chinois ne se tinrent pas pour battus. Ils revinrent, l'année suivante, avec une nombreuse armée Lý-Bôn se voyant, après quelques combats, incapable de leur résister, dut se réfugier à Khuất-Liêu, (2) laissant le commandement de ses troupes à son général Triệu-Quang-Phục. L'armée annamite était alors bien affaiblie. Les soldats mal équipés et insuffisamment approvisionnés commençaient à souffrir de la faim. Malgré ces difficultés, Phục ne se découragea pas. Il continua la lutte avec une patience et une énergie qui firent grand honneur à son patriotisme.

En 548, Lý-Bôn mourut dans sa retraite. Resté seul contre l'ennemi, Phục allait être vaincu lorsque, soudain, le rappel du général chinois en Chine où des troubles avaient éclaté, lui donna l'occasion de remporter des victoires et de reconquérir le pays.

Il se proclama alors roi du Nam-Việt. La paix commençait à peine à revenir dans le royaume pour le plus grand bien des habitants, lorsqu'un parent de Lý-Bôn, Lý-Phật-Tử qui s'était caché au Laos pendant la guerre, sortit de sa retraite et vint disputer la couronne au général Phục. Après quelques combats, il fut vaincu. Il demanda alors à partager le pouvoir. Phục qui tenait à rendre à son peuple la paix dont il avait alors grand besoin, lui donna satisfaction. Pour que l'accord fût complet, il maria même sa fille au fils de son ennemi. Mais celui-ci qui était ambitieux, ne renonça

(1) La fin de cette dynastie correspond à peu près au démembrement du royaume de Clovis (561)

(2) Haute région du Tonkin actuel.

pas à son projet de souveraineté absolue. Quelques temps après, il leva, en effet, des troupes et attaqua à l'improviste son rival. Pris au dépourvu, Phục dut prendre la fuite. Il se jeta enfin dans le Đại-Nha (Nam-Định), sur le bord duquel les habitants lui ont élevé un temple en reconnaissance de ses bienfaits.

Lý-Phật-Tử devint maître absolu du pays. Mais après une trentaine d'années de règne, une nouvelle armée chinoise envahit le pays. Au lieu de la repousser, le traître s'empressa de capituler et de faire sa soumission à la Chine.

Ainsi, l'Annam se retrouva de nouveau sous la domination tyrannique de ses abominables gouverneurs d'autrefois. Les partisans de l'indépendance allaïent se remettre à méditer leurs plans de révolte et à prier le Ciel de leur donner l'occasion favorable de délivrer leur pays d'un ennemi auquel ils vouaient une haine toujours implacable.

En 722 (1), Mai-Thúc-Loan, originaire de Hà-Tĩnh, commença le mouvement de concert avec le Champa et le Chơn-Lạp (Cambodge actuel). Mais il fut vaincu.

Soixante ans après, un autre fils de la province de Sơn-Tây, du nom de Phùng-Hưng, réussit à tuer le gouverneur et à gouverner lui-même le pays pendant sept ans. A sa mort, son fils se montra incapable de soutenir son œuvre et se soumit à la Chine.

De leur côté, les Chams multiplièrent leurs incursions dans le pays d'Annam pour se débarrasser, eux aussi, du joug des Célestes. Malgré leur courage, ils furent vaincus. Après eux, ce fut le tour des habitants du Nam-Chiếu (Yunnan actuel). Mais après de longues années de résistance, ils eurent le même sort que leurs partisans du sud.

Ainsi, les Annamites durent se résigner à leur malheur jusqu'en 907, date à laquelle la division de la Chine en Chine du Nord et Chine du Sud permit à un de leurs compatriotes Khúc-thừa-Dụ, de se proclamer gouverneur du pays. Il eut trois successeurs. Sous le gouvernement du troisième, la Chine du sud envoya une armée en Annam. Le général

(1) Epoque à laquelle la Gaule fut envahie par les Arabes (719)

annamite Dương-Diên-Nghệ réussit à la repousser. Mais il fut bientôt trahi et tué par son fils adoptif Kiều-Công-Tiện. Heureusement, un de ses fidèles officiers du nom de Ngô-Quyền parvint à le venger. Il réussit à tuer le traitre et à infliger aux Chinois de sanglantes défaites. Ngô-Quyền eut le grand mérite non seulement de reconquérir l'indépendance de son pays, mais encore de frayer le chemin aux grandes dynasties qui allaient régner.

Dynastie des Lý antérieurs

Lý Nam-Việt-đế (Lý-Bôn ou Lý-Bi) (544 548)

Triệu Việt-vương (Triệu-quang-Phục) général de Lý-Bôn (549 571)

Hậu-Lý Nam-Đế (Lý-Phật-Tử) autre général de Lý-Bôn (571–602)

Influence de la civilisation chinoise sur l'Annam

Avant d'étudier les différentes dynasties ultérieures, il convient d'examiner rapidement le rôle considérable que la civilisation chinoise a joué dans la lente évolution de notre pays pendant les 1050 ans de domination qui venaient de s'écouler.

Ce rôle est dû surtout à ce que cette civilisation est fondée sur deux importantes doctrines, le Confucianisme et le Bouddhisme, dont les principes forment la base de toutes les institutions morales, politiques et sociales des grands pays de l'Asie,

Confucianisme. — Etablie par le célèbre philosophe et moraliste Confucius, cette doctrine repose sur les règles qui peuvent s'appliquer non seulement aux Chinois mais à tous les peuples de l'humanité. Ainsi, elle enseigne que tout homme doit remplir cinq devoirs fondamentaux : Piété filiale, Amour fraternel, Fidélité aux rois, Tolérance, Connaissance de soi-même.

Bouddhisme. — Fondée par Çakiamouni, originaire de l'Inde, cette religion est basée sur deux principes fondamentaux : 1°) l'importance de la douleur ; 2°) le moyen d'y échapper. La douleur, dit-elle, est le lot de la vie humaine. Pour s'en délivrer, il faut pratiquer la loi enseignée par le Bouddhisme afin de s'affranchir du cercle de la vie et atteindre le Nirvana où, transformé en bouddha, l'homme est sûr de pouvoir se soustraire à la renaissance.

Comme le Confucianisme, le Bouddhisme conquit vite non seulement l'empire du Milieu, mais encore tous les Etats qui étaient soumis à ses lois.

Nos compatriotes qui vivaient alors enfermés dans les limites étroites de leur pays, ne connaissaient d'autres nations civilisées que la Chine. Le nom de « Etat supérieur » sous lequel ils la désignaient était, en même temps, une marque de déférence qu'une preuve péremptoire de la haute estime qu'ils accordaient à ses coutumes comme à toutes ses institutions. Aussi copiaient-ils, le plus souvent, à la lettre tout ce que les Chinois leur apportaient. Cet esprit imitatif se remarquait non seulement dans le domaine intellectuel et politique mais encore dans la vie économique du pays. Les produits de l'industrie chinoise étaient tenus en grande estime. Quant à l'industrie nationale, elle était complètement négligée. Nos rois ne se souciaient guère de développer les arts et métiers du royaume. Bien plus, ils cherchaient encore à les entraver dans leur développement. Fidèles observateurs des principes des grands Maîtres de la Chine, ils étaient d'accord avec eux pour croire que plus les arts et métiers étaient perfectionnés, plus leurs produits entraînaient le peuple au luxe et à la prodigalité.

Ce fut là la cause primordiale de cette longue paralysie dont resta frappée, pendant de longs siècles, la vie économique de notre vieil Annam. A cette cause principale s'en ajoutaient deux autres non moins importantes : le mépris affiché qu'avait tout le peuple pour les travaux manuels qui étaient considérés comme le lot des ignorants, des

illettrés que l'élite, c'est-à-dire les mandarins et les intellectuels regardèrent longtemps comme la tourbe du pays ; le manque absolu de tout effort et de toute émulation. Cette dernière cause était due surtout à la vie simple dans laquelle se complaisaient nos compatriotes. N'ayant que très peu de besoins, ils n'éprouvaient nullement la nécessité de lutter, comme les peuples civilisés, au cours de leur existence. Le climat chaud sous lequel ils vivaient constituait, au surplus, une sérieuse entrave au développement de leur esprit d'initiative.

D'autre part, ne connaissant alors que la Chine qu'ils ne pouvaient d'ailleurs même pas visiter, à cause de la pénurie des ressources et des moyens de communication dont ils disposaient, leur horizon fut longtemps borné. Le Chinois étant, à leurs yeux, le maître incontesté dans toutes les branches de l'activité humaine, ils ne songeaient, en dépit même de la haine qu'ils lui vouaient, qu'à se modeler le plus exactement possible sur lui. Lui ressembler en tout était leur idéal. Résignés généralement à leur infériorité, ils ne cherchaient guère à le surpasser. La vie toute imitative qu'ils menaient ainsi, pendant de longs siècles, étouffait complètement en eux le sentiment de l'effort et de l'émulation qui sont les principaux ressorts du progrès.

Dynastie des Ngô (939-968) (1)

Après mille cinquante ans d'une domination douloureuse, l'Annam eut, à partir de Ngô-Quyền, le bonheur de se retrouver sous le gouvernement d'un roi annamite. Sans doute cette indépendance ne fut pas encore complète et définitive, mais elle n'en prouva pas moins aux Chinois notre vitalité et surtout notre ferme volonté de nous débarrasser d'eux à tout prix.

Devenu roi, Ngô-Quyền réorganisa le pays, institua des fonctionnaires et des rites. Certes, il aurait pu rendre le pays capable de résister, désormais, à toute attaque étrangère pour vivre de sa propre vie, si la mort n'était venue l'enlever après six ans seulement de règne.

(1) Commencement du règne de Louis V d'Outremer (936) jusqu'à la première partie du règne de Lothaire (951-986)

Avant de mourir, il confia, pour lui succéder, son fils à son beau-frère Dương-Tam-Kha. Mais, celui-ci, n'écoutant que son ambition, s'empara aussitôt du trône au mépris des derniers désirs du roi défunt. Le pays tomba alors dans l'anarchie. Douze grands chefs se disputèrent le pouvoir.

En 949, le digne fils de Ngô-Quyền leva des troupes et réussit à s'emparer de l'usurpateur. Ensuite, il monta sur le trône et régna d'abord avec son frère aîné, puis seul, pendant quinze ans dans les fiefs qu'il avait conquis. En 965, il mourut au cours d'une expédition, percé d'une flèche. Le pays resta le théâtre de luttes intestines jusqu'au jour où il se trouva un homme assez puissant pour les réprimer.

Dynastie des Ngô

Ngô-Vương-Quyền (939-944)

Dương-Bình-Vương (Tam-Kha)	(beau-frère de Ngô-Quyền) usurpateur (945-950)
Thiên-sách-Vương Ngô-xương-Ngập (second fils de Ngô-Quyền) (951-965)	Nam-tấn-Vương Ngô-xương-Văn (fils aîné de Ngô-Quyền) (951-954)
Ngô-xương-Xí (un des douze sứ quân)	

Dynastie des Đinh (968-986)

Cet homme fut Đinh-Bộ-Lãnh, originaire de Hoa-Lư (1) (NinhBình). Orphelin de père de bonne heure, il vivait avec sa mère. Dès sa jeunesse, il se fit remarquer par son intelligence, son courage et ses grandes qualités qui s'imposèrent à tous les enfants de son village. Devenu grand, il fut très aimé de ceux qui l'approchaient. Un des chefs féodaux lui confia, avant de mourir, le commandement de son armée avec laquelle, Lãnh marcha victorieusement contre les autres seigneurs.

(1) On trouve encore aujourd'hui à Ninh-bình, dans la grotte appelée Hoa-Lư, des vestiges de la capitale de ce grand roi.

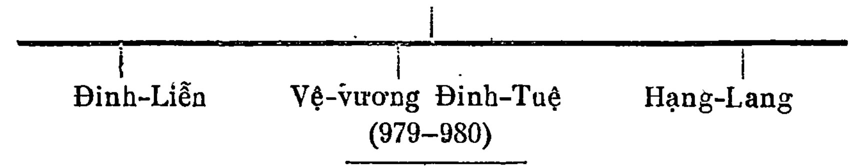
Lorsqu'il les eut soumis, il se proclama roi sous le nom de Đinh-Tiên-Hoàng. Il fixa sa capitale dans sa ville natale. Il se reconnut vassal de la Chine pour assurer la paix au pays. Mais il n'en travailla pas moins à le rendre puissant et à le doter d'une armée forte, capable de le préserver de toute attaque de ses voisins.

En 978, au lieu de désigner, pour son successeur, son fils aîné Liên qu'il avait envoyé comme ambassadeur en Chine, il choisit son deuxième fils. De là naquit une jalousie qui lui coûta la vie ainsi qu'à son fils favori. Liên lui-même fut tué par un mandarin de la Cour. La couronne revint enfin à son troisième fils. Agé seulement de six ans, celui-ci était encore trop jeune pour gouverner seul. Le pouvoir souverain passa entièrement entre les mains de Lê-Hoàn, commandant les dix corps d'armée du pays. Ce haut mandarin devint alors tout puissant. Pour prévenir toute tentative d'usurpation de sa part, les grands dignitaires de la Cour essayèrent de se débarrasser de lui, mais ce fut en vain.

A cette époque l'empereur chinois qui avait appris la mort de Đinh-Tiên-Hoàng et la minorité de son successeur, voulut en profiter pour envahir le pays. Dès que la nouvelle de l'invasion parvint en Annam, Lê-Hoàn fut désigné pour prendre les rênes du gouvernement. Il devint ainsi le fondateur d'une dynastie nouvelle.

Dynastie des Đinh

Dinh Tiên-Hoàng-Đế (968-979)



Les Lê antérieurs (981-1009) (1)

Lê-Hoàn se proclama roi sous le nom de Lê-Đại-Hành. Une fois au pouvoir, il sut justifier l'honneur qu'on lui avait fait par son énergie contre les Chinois. Il envoya, contre

(1) Fin du règne de Louis V le Fainéant (987) jusqu'au milieu du règne de Robert II le Pieux (1031)

eux, une armée qui réussit à les vaincre complètement à Chi-Lăng (Lạng-Sơn), après en avoir tué plus de la moitié et capturé deux de leurs généraux qui furent emmenés à Hoa-Lư, capitale des Lê antérieurs.

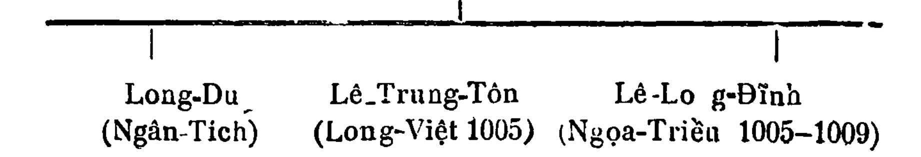
Malgré cette victoire, Lê-Đại-Hành jugea prudent de faire reconduire en Chine les généraux capturés et de se déclarer vassal de l'empereur chinois.

Après avoir vaincu la Chine, Lê-Đại-Hành, déclara la guerre au Champa pour le punir d'avoir retenu prisonniers les ambassadeurs qu'il lui avait envoyés lors de son avènement. L'armée annamite envahit le pays qu'elle saccagea et dont elle détruisit un grand nombre de monuments.

Ces victoires rendirent le roi très puissant. Après vingt-quatre ans d'un règne prospère, il mourut à l'âge de 65 ans. Il désigna, pour lui succéder, son troisième fils. Mais lorsque celui-ci monta sur le trône, il fut, après trois mois de luttes contre ses frères, tué par l'un d'eux, qui se proclama roi sous le nom de Lê-Long-Đĩnh ou Lê Ngọa-Triều. Usé par une vie de plaisirs et de débauche, ce dernier se fit remarquer surtout par sa cruauté et son inhumanité qui lui aliénèrent tous les cœurs. Après sa mort, son fils étant encore trop jeune pour régner, le pouvoir tomba entre les mains d'un membre de la famille des Lý, Lý-Công-Uẩn, qui devint le fondateur de la dynastie des Lý.

Dynastie des Lê antérieurs

Đại-Hành Lê-Hoàn (980-1005)



Dynastie des Lý postérieurs. (1010-1225) (1)

Lý-Công-Uẩn, originaire de Bắc-Ninh, vint au monde d'une façon mystérieuse. Suivant la légende, il n'avait pas de père. Sa mère qui était allée prier un jour dans la pagode de Tiêu-Sơn (phủ de Từ-Sơn, province de Bắc-Ninh) rêva qu'elle avait des relations avec un génie. Elle donna, quelques temps après, naissance à un fils qui fut adopté par un homme de la famille des Lý, lequel lui donna son nom.

Lý-công-Uẩn se proclama roi sous le nom de Lý-Thái-Tổ. Après avoir fixé pendant quelque temps la capitale à Hoa-Lư (Ninh-Bình), il la transféra à La-Thành (Hanoi et ses environs) dont il changea le nom en Thăng-Long-Thành, ou Dragon montant pour la simple raison qu'il vit apparaître en rêve, un de ces animaux le jour de son installation dans sa nouvelle résidence.

Sous son règne, le pays était tranquille. Mais sous celui de son successeur Lý-Thái-Tôn, il fut troublé par ses voisins : au nord, dans la région de Lạng-Sơn, l'attitude des Nùng nécessita une expédition dirigée par le roi lui-même. Les révoltés furent chassés et leur chef décapité. Après eux, ce fut le tour des Cham. Partout le roi fut vainqueur. Les ennemis moururent en si grande quantité que leur sang « coulait en ruisseaux ». Leur capitale fut prise et leur reine faite prisonnière.

Malgré ces guerres, Thái-Tôn ne négligea pas l'administration du pays. Très bienveillant envers son peuple, il lui accorda des dégrèvements d'impôts en temps de guerre et de mauvaises récoltes. Il réforma le code des peines et, mesure importante, il interdit, en 1043, (2) le commerce des esclaves. Après vingt sept ans d'un règne magnanime, il mourut en 1054.

Son fils qui lui succéda sous le nom de Lý-Thánh-Tôn. hérita des qualités de bienveillance et d'humanité de son père. Il aima beaucoup son peuple et il en fut également bien aimé.

(1) Milieu du règne de Robert II le Pieux jusqu'à la dernière partie du règne de Louis VI le Gros.

(2) Deux ans après la Trêve de Dieu imposée par l'Eglise (1014)

Sa vertu le rend comparable au grand Saint-Louis de la France. Le pays jouit d'une paix profonde jusqu'en 1069 (1) date à laquelle Thánh-Tôn dut, malgré lui, marcher, pendant quelques mois, contre les Cham. Le roi du champa fait prisonnier dut lui céder deux portions de son territoire qui forment actuellement les provinces de Quảng-Bình et de Quảng-trị.

Lý-Thánh-Tôn mourut après dix-sept ans de règne, laissant la couronne à son fils qui prit le nom de Lý–Nhân-Tôn. Celui-ci fit beaucoup pour le développement de l'instruction dans le pays. Le premier, il eut l'idée de la création d'un collège royal et d'une académie. En 1075 eut lieu le premier examen destiné à recruter les mandarins du gouvernement.

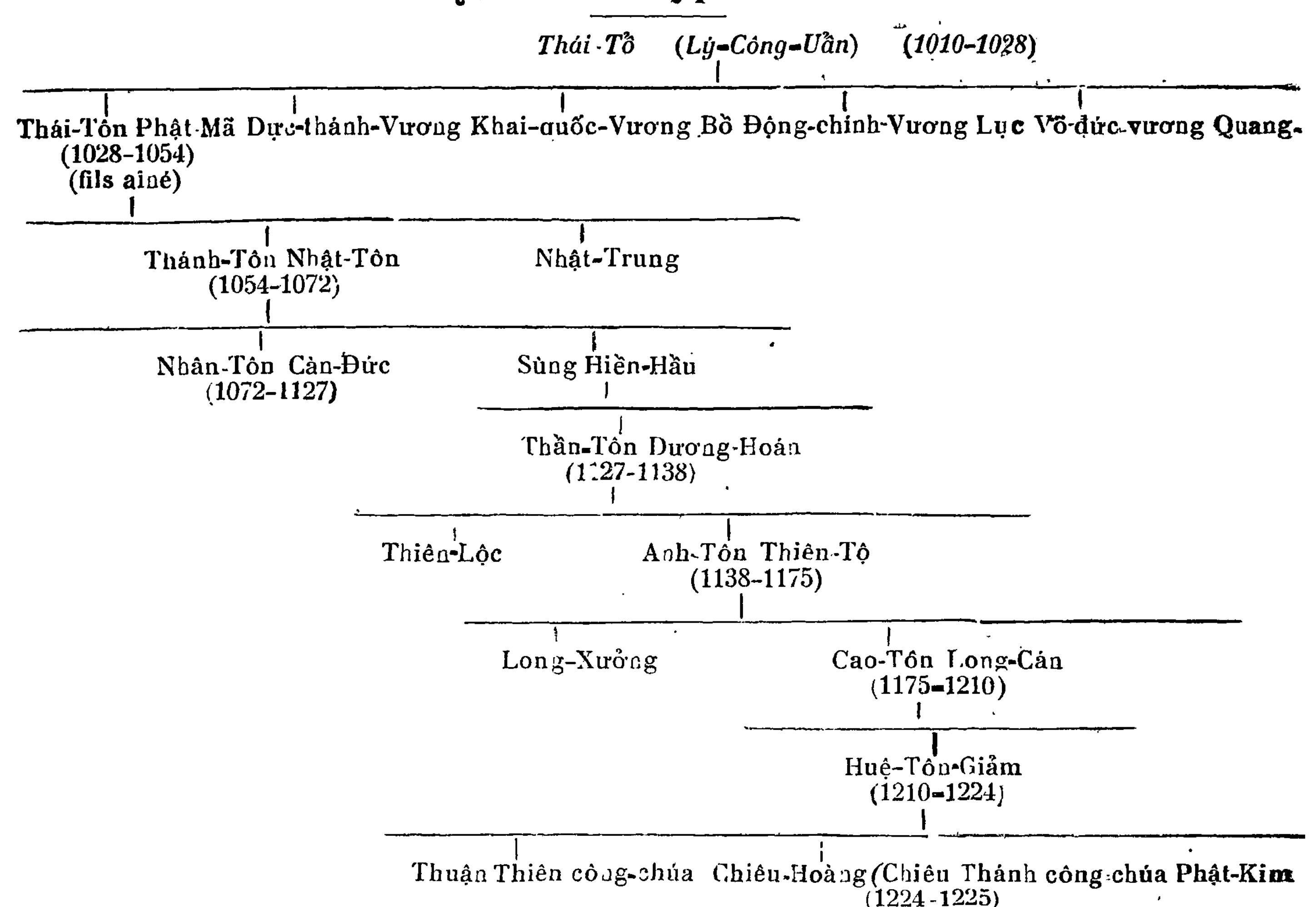
Sous le règne de Lý-Nhân-Tôn, la guerre recommença entre l'Annam et la Chine. Malgré les défaites sanglantes qu'il avait essuyées sous les dynasties précédentes, l'empereur chinois ne renonça pas encore à son projet d'annexer notre pays. Profitant alors de la paix qui régnait dans son empire, il voulut mettre son dessein à exécution. Il entreprit de sérieux préparatifs, fit tracer des routes, réunit en grand nombre des armes et des munitions. Enfin, pour provoquer la guerre, il interdit aux Chinois du sud d'entrer en relations commerciales avec nos compatriotes. Au courant de ces faits, Lý–Nhân-Tôn adressa à l'empereur une lettre de protestation qui fut interceptée en route par un des ministres de ce dernier, partisan résolu de la guerre. Furieux, Lý-Nhân-Tôn envoya contre les Chinois une forte armée commandée par le célèbre général Lý-Thường-Kiệt. Après une première rencontre à Kouang-Toung où huit mille Chinois trouvèrent la mort, d'autres combats eurent lieu à Kouang-Si. Partout, l'ennemi fut battu. A la nouvelle de ces défaites, l'empereur chinois envoya en Annam une nouvelle armée qui fit jonction avec les Cham et les habitants du Cambodge actuel. Lý-Thường-Kiệt alla à sa rencontre à Bắc-Ninh où les Chinois furent repoussés. Ils se replièrent alors sur Việt-Trì et cherchèrent à traverser le Fleuve-Rouge.

(1) Trois ans après la conquête de l'Angleterre par Guillaume le conquérant (1066).

Mais le général annamite réussit à les en empêcher. Cependant la lutte fut longue et, des deux côtés, les soldats moururent en grande quantité. Lý-nhân-Tôn jugea prudent de demander alors à l'empereur la suspension des hostilités. Voyant son armée réduite de moitié, celui-ci acquiesça aussitôt à sa demande. L'armée chinoise se retira alors à Cao-Bằng et au nord de la province de Lạng-Sơn. Le roi d'Annam envoya des présents et un ambassadeur en Chine pour demander la restitution de ces contrées. L'empereur y consentit en demandant, en compensation, le retour des prisonniers faits au cours de la guerre.

Après les Chinois, Lý-Nhân-Tôn eut encore à chasser les Cham. Il y réussit grâce à Lý Thường-Kiệt, qui fut en même temps qu'un général célèbre un des meilleurs écrivains de notre pays. Ce roi illustre mourut en 1127, laissant cinq successeurs, sous le règne desquels aucun fait saillant ne mérite d'être signalé. Son quatrième successeur n'avait pas d'enfant mâle. Etant toujours maladif, il abdiqua en faveur de sa fille Phật-Kim, âgée seulement de sept ans. Fervent bouddhiste, il se retira alors dans une pagode où il passa le reste de ses jours. Phật-Kim se proclama reine sous le nom de Lý-Chiêu-Hoàng. Mais le pouvoir passa effectivement entre les mains d'un puissant mandarin nommé Trần-Thủ-Độ. Celui-ci forma le projet d'usurper le trône. Pour cela, il fit épouser la reine à son neveu Trần-Cảnh.

Dynastie des Lý postérieurs



Dynastie des Trần (1225-1400) (1)

Trần-Cảnh, héritier de la couronne de sa femme, se proclama roi sous le nom de Trần-Thái-Tôn. Comme il était âgé de huit ans seulement, ce fut toujours son oncle qui dirigea le pays. Celui-ci fut le mandarin le plus rusé et le plus malhonnête que connût l'histoire. Pour assurer la vie de sa dynastie, il chercha le moyen de faire périr le dernier roi des Lý ainsi que tous ses descendants. Lý-Huệ-Tôn, comprenant son intention, se donna lui-même la mort.

Ainsi se forma la dynastie des Trần, l'une des plus puissantes et des plus longues de l'Annam. Elle fit beaucoup pour le développement du pays. L'administration, la justice, les finances, tout fut réorganisé. L'instruction publique, déjà réformée sous la dynastie précédente, se développa alors davantage. Quelques écrivains se firent remarquer, à cette époque, par leur style hardi et élevé, tout différent de celui des époques précédentes. Ce furent, entre autres, Trần-Quốc-Tuấn, Trần-Quang-Khải et Phạm-Ngũ-Lão, qui furent en même temps de grands généraux. Après eux, vint le célèbre Nguyễn.Thuyên qui eut, le premier, l'idée d'utiliser les caractères chinois sous forme de « caractères vulgaires » pour transcrire textuellement l'annamite comme le quốc-ngữ actuel. Originaire de Hải-dương, cet écrivain-réformiste était le digne rival du grand versificateur Hàn-Dũ de la Chine. Il laissa des écrits d'un style très pur dont ses successeurs tirèrent une foule de règles qui portent encore son nom.

D'importants travaux publics furent également entrepris. Des digues furent construites pour protéger les habitants contre l'inondation. Enfin, pour maintenir le pays dans sa puissance, une redoutable armée fut formée avec tous les habitants valides du royaume.

---

(1) Cette dynastie alla de l'avènement de Saint-Louis (1226) jusqu'à la reprise de la guerre de Cent-ans par Henri V d'Angleterre, avec une interruption de sept ans, de 1400 à 1407.

Sous le règne des Trần, l'évènement le plus important fut la guerre contre les Mongols, la plus sanglante des guerres, celle qui faillit causer la ruine de la nation. Un général annamite du nom de Trần-Quốc-Tuấn réussit, cependant, au prix de grandes difficultés, à conjurer le péril, après quatre longues années de luttes sans précédent, qui ont fait honneur à son patriotisme.

Maître absolu de la Chine, l'empereur mongol envoya, en 1257 (1) en Annam, des ambassadeurs pour demander au roi de se reconnaître son vassal. Celui-ci non seulement s'y refusa, mais retint encore prisonniers ces ambassadeurs. Ce fut là un prétexte qui ralluma la guerre. Une armée mongole envahit le pays sous les ordres de plusieurs généraux célèbres. Elle parvint à s'emparer de la capitale Thăng-Long (Hà-nội). Mais elle ne put pas la garder longtemps. Au bout de quelques mois de séjour dans le pays, elle fut épuisée par le climat. Trần-Thái-Tôn envoya, alors, contre elle, une armée qui réussit à la refouler jusqu'au Yunnan.

En 1285 (2) nouvelle expédition. Les Mongols demandèrent intentionnellement au roi d'Annam de leur laisser traverser le pays pour se rendre au Champa. Nouveau refus qui entraîna de nouvelles guerres. Cette fois les Mongols vinrent plus nombreux. Trần-Quốc-Tuấn alla à leur rencontre, mais, son armée étant bien inférieure en nombre à celle de l'ennemi, il dut battre en retraite. A la suite de cette défaite, une vive inquiétude s'empara du roi. Il dit alors à son général : « L'ennemi est bien puissant ; lui résister davantage, c'est attirer des malheurs sur notre peuple. Pour lui épargner les maux de la guerre, je veux faire ma soumission. Qu'en pensez-vous ? » Et son général de lui répondre : « Votre proposition, Sire, est toute empreinte d'humanité. Mais avant de vous soumettre, je vous prie de me couper d'abord la tête. Tant que je vivrai, le royaume ne mourra pas. » Devant

(1) En 1258 fut signé le traité qui termina la rivalité des Capétiens et des Plantagenets.

(2) En 1285 mourut Philippe III le Hardi.

cette réponse toute vibrante de courage et de patriotisme, le roi se tranquillisa et donna au général le commandement absolu de l'armée.

Cependant, au moment où Trần-Quốc-Tuấn venait à peine de reformer son armée, les Mongols vinrent investir de nouveau la capitale. Le roi dut s'enfuir à Thanh-Hóa. Le général Trần-Bình-Trọng s'efforça de repousser l'ennemi. Malgré son héroïsme, il fut battu et fait prisonnier. Le chef de l'armée mongole qui connaissait sa bravoure et ses grandes qualités, essaya d'obtenir sa soumission par toutes sortes de prévenan.es. Il le traita bien, lui donna à boire et à manger convenablement, mais l'infortuné général s'abstint de toute nourriture. Enfin, son vainqueur lui demanda : « Voulez-vous être roi du Nord ? » Le brave prisonnier lui répondit : « J'aime mieux être diable du Sud que roi du Nord. Etant pris, ma vie est entre tes mains. Fais d'elle ce que tu veux. Inutile de me parler davantage ». Le chef mongol, irrité, ordonna de le décapiter. Ainsi périt le fidèle Trần-Bình-Trọng que sa religion du devoir et ses sentiments de patriotisme mettent au rang du grand Bayard.

Malgré cette défaite, Trần-Quốc-Tuấn ne perdit pas espoir. Encouragé par la fidélité et le patriotisme de ses habiles généraux et surtout par le moral ex ellent de ses troupes, il continua à soutenir de sanglantes luttes à Hưng-Yên, Bắc-Ninh, Sept-Pagodes, et, au bout de six mois, (fin de 1284 à Juin 1285), il réussit à chasser complètement les cinq cent mille Mongols qui désolaient le pays.

Mais l'empereur mongol ne se tint pas pour battu. En 1287 (1) de nouvelles troupes revinrent. Des combats eurent lieu à Quảng-Yên où l'armée annamite put enlever à l'ennemi plusieurs jonques chargées de vivres et d'armes. Enfin, en 1288 Trần-Quốc-Tuấn assura lui-même le commandement d'une forte armée et engagea une bataille décisive sur le fleuve Bạch-Đằng (2) (Nam-Triêu). Après avoir pris toutes les précautions nécessaires et avant de se mettre en marche, il fit appel au

(1) En 1287 occupation de la Guyenne qui appartenait aux Anglais par Philippe IV le Bel.

(2) Fleuve arrosant le huyện de Thủy-Nguyên, province de Kiến-An.

dévouement des troupes en ces termes : « Jurons tous de ne plus revenir sur ce fleuve (Hóa-Giang) (3) si nous ne parvenons pas à vaincre définitivement nos ennemis. »

Enhardis par l'exemple de leur chef intrépide, nos soldats marchèrent résolument contre leurs adversaires. Grâce à un plan de campagne bien combiné, ils remportèrent partout des victoires. Les Mongols furent tués en grand nombre. Plusieurs de leurs généraux, parmi lesquels le célèbre O-Mã-Nhi, furent faits prisonniers, pendant que d'autres prirent la fuite. La bataille de Bạch-Đằng mit fin à la terrible guerre mongole.

Après avoir vaincu les Mongols, Trần-Quốc-Tuấn se retira à Vạn-Kiếp (Sept-pagodes) pour jouir de sa retraite. En 1300, il s'éteignit à l'âge de soixante dix ans, profondément regretté de la nation tout entière. Ce fut le plus grand de nos généraux; ses qualités morales et ses aptitudes militaires le rendent comparable à Turenne. Pour perpétuer son souvenir et lui donner un témoignage de reconnaissance, le roi lui fit construire, à Sept-Pagodes, un temple, où tous les ans, de nos jours encore, une foule nombreuse de pèlerins viennent, le vingtième jour du huitième mois, lui rendre hommage.

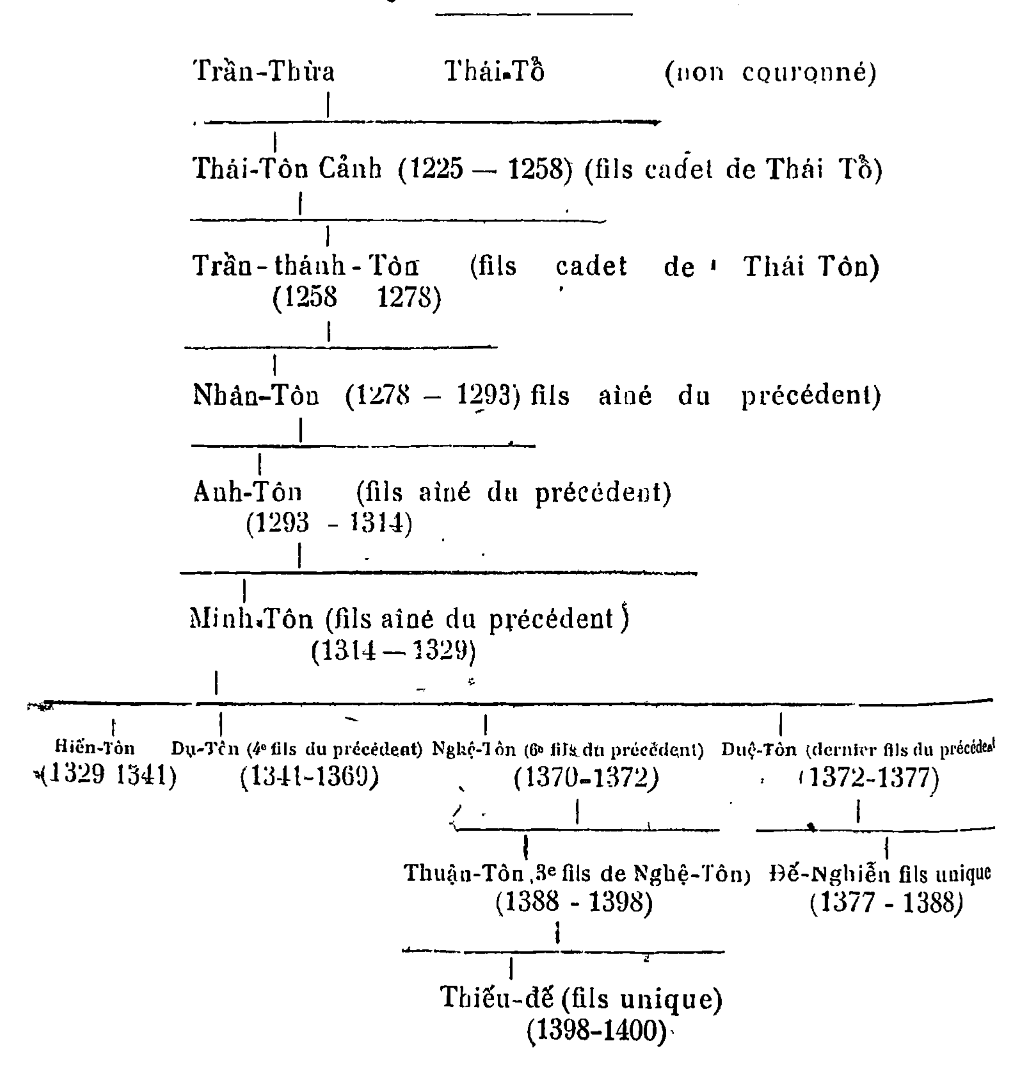
Après cette victoire et grâce à la sage administration des premiers rois de la dynastie des Trần, L'Annam parvint à l'apogée de sa puissance. Respecté de la Chine, il put travailler tranquillement pour devenir un pays civilisé de l'époque. Malheureusement, cette situation si florissante au début fut bientôt compromise par des souverains incapables. Les derniers rois de la dynastie des Trần n'avaient plus les vertus et les qualités de leurs prédécesseurs. Le pays s'affaiblit de plus en plus. Les Chams en profitèrent pour recommencer leurs incursions. De nombreuses guerres eurent lieu, mais elles ne produisirent plus les brillants résultats d'autrefois. En 1377, une armée annamite subit une terrible défaite. Le roi d'Annam fut tué. Huế fut pris par les Chams. Enfin, grâce à l'énergie d'un puissant mandarin du nom de Hồ-Quý Ly, le pays put se débarrasser d'un ennemi inlassable après des guerres sanglantes.

---

(3) Affluent du Thái-Bình, sur la limite de la province de même nom et celle de Kiến-An.

A la suite de ses succès, Hồ-Quý-Ly fut très estimé de son roi. Son crédit, déjà très grand auparavant dans la cour, s'accrut de plus en plus. Enfin, il devint tellement puissant qu'il osa même dominer les derniers rois des Trần. C'est ainsi qu'il força Trần-Thuận-Tôn à abdiquer en faveur de son fils. Ce fut là le prélude de son accès au trône. En 1400, il parvint lui-même à se proclamer roi.

Dynastie des Trần



Les Hồ (1400-1407) (1)

Hồ-Quý-Ly fit transférer la capitale à Tây-Đô (Thanh-Hóa). Mais il ne resta pas longtemps sur le trône. Après huit mois de règne, il abdiqua, selon la coutume des Trần, en faveur de son fils. Mais il n'en continua pas moins à tout diriger dans le pays. Pour se préserver des Chinois dont il prévoyait toujours le retour, il s'efforça de se former une armée puissante. Il fit fabriquer des armes et amasser des munitions. Les ports furent fortifiés.

Dès que toutes les précautions furent suffisamment prises, il s'occupa de l'administration du pays. Il réorganisa les finances et l'instruction publique.

En 1402, il reprit la guerre contre le Champa. Le roi de ce pays dut lui céder une partie de son territoire dont il forma quatre châu qui deviennent les provinces de Quảng Nam et de Quảng-Ngãi. Il les peupla avec les Annamites qui ne possédaient pas de terre dans le pays.

Pour obtenir l'investiture de la Chine, Hồ-Hán-Thương, son successeur, y envoya un ambassadeur disant à l'empereur, qu'il avait dû monter sur le trône d'Annam parce que la dynastie précédente ne laissait aucun descendant. Une enquête fut ouverte, mais Quý-Ly fit signer par tous les dignitaires et vieillards du royaume un rapport qui confirma sa déclaration. L'empereur finit par lui accorder l'investiture.

Cependant, en 1404, un descendant des Trần, Trần-Thiêm-Bình, se présenta à la cour de Chine pour dévoiler à l'empereur les manœuvres de l'usurpateur et lui demander des secours en vue de restaurer la monarchie légitime. L'empereur hésita d'abord, mais, voyant enfin là un prétexte pour reconquérir l'Annam, il se décida à y envoyer une armée suivie de Trần-Thiêm-Bình. Hồ-Quý-Ly s'avança à sa rencontre. Il réussit à la chasser et à s'emparer du descendant des Trần qu'il tua. En 1407, une nouvelle armée chinoise envahit l'Annam. Elle parvint, cette fois-ci, à vaincre Hồ-Quý-Ly et son fils qui furent faits prisonniers et envoyés en Chine où ils furent condamnés. Ce fut la fin des Hồ.

(1) En 1407 Jean sans Peur fit assassiner Louis d'Orléans.

Dernière domination chinoise-Restauration des Trần (1407-1413) (1)

Après avoir vaincu définitivement les Hồ, les Chinois cherchèrent le moyen d'annexer l'Annam. Pour cela, après avoir feint de chercher les descendants des Trần, ils firent signer par tous les notables et vieillards du pays une déclaration par laquelle ceux-ci reconnaissaient la fin complète de cette famille et réclamaient le protectorat de la Chine. Les Chinois usèrent alors de tous les moyens pour nous conquérir complètement. Ils comblèrent de titres et d'honneurs tous ceux qui s'attachèrent à eux. Quant au peuple, ils s'efforcèrent de lui faire oublier sa langue, ses mœurs et ses coutumes. Ils allèrent même jusqu'à interdire l'usage de laquer les dents et à imposer au peuple conquis la tenue chinoise. L'empereur chinois fit propager le bouddhisme et le taoïsme dans tout le pays. Il fit distribuer dans toutes les écoles des huyện et des châu (divisions administratives) les quatre livres classiques et les cinq livres canoniques. Quant aux ouvrages écrits par les Annamites depuis les premières dynasties jusqu'à celle des Trần, ils furent tous confisqués et envoyés en Chine. Ce fut là un moyen de détruire radicalement notre littérature nationale qui venait à peine de fleurir. Mais quoi que fissent les Chinois, nos compatriotes conservaient encore un souvenir trop douloureux des souffrances qu'ils avaient endurées pendant les dix siècles de leur précédente domination pour s'attacher loyalement à eux.

Les descendants des Trần qui s'étaient cachés au moment où les Chinois faisaient semblant de les chercher, dans la crainte d'être tués, sortirent alors de leur retraite pour lutter contre leurs conquérants. Ce fut d'abord Trần-Đế-Quý, qui se proclama roi à Thanh-Hóa, puis marcha contre les Chinois. Après avoir remporté quelques victoires, il fut battu, fait prisonnier et envoyé en Chine. Son neveu lui succéda. Il infligea d'abord quelques défaites aux Chinois. Malheu-

(1) En 1413 prirent fin les trente cinq années de paix qui interrompirent la guerre de cent ans.

reusement, ses soldats l'abandonnèrent peu à peu à cause de sa cruauté. Il subit enfin le même sort que son oncle. Mais, le jour où les vainqueurs l'emmenèrent en Chine, il se jeta à la mer pour ne pas survivre à sa défaite. Ainsi finit la dynastie des Trần.

Dynastie des Lê postérieurs (1428-1789) (1) - Lê-Lợi.— Ses luttes contre les Chinois (1418-1427)(2)

Après la mort du dernier des Trần, le peuple annamite traversa une nouvelle période de souffrance. Il attendit avec impatience le jour où se rencontrerait un homme capable de le délivrer du joug étranger. Cet homme vint enfin : ce fut Lê-Lợi, originaire de Thanh-Hóa. Issu d'une vieille famille de cultivateurs, il jouissait d'une grosse fortune avec laquelle il se plaisait à venir en aide à ceux qui étaient dans le besoin. Lê-Lợi avait en outre de nobles qualités. Les Chinois essayèrent plusieurs fois de le prendre en lui promettant les plus grands honneurs, mais, toujours, il refusa, disant : « L'homme bien né doit aider son pays dans ses jours de grand malheur pour laisser, après sa vie, un bon souvenir et non se faire le serviteur de l'étranger pour être heureux. » Guidé par ce principe, il conçut le projet de travailler au salut de son pays. Pour cela, il se forma tranquillement une armée et chercha à s'attirer tous les grands cœurs qui existaient. Il se contenta d'abord de faire de petites expéditions autour de son pays natal. Après des alternatives de défaites et de petites victoires, il réussit à s'emparer du Nghệ-An. Mais son armée n'était pas encore assez forte et suffisamment approvisionnée pour qu'il pût se lancer dans de grands combats. Il eut parfois à traverser des périodes pénibles mais, jamais, il ne se découragea. Grâce à la fidélité et au dévouement de ses soldats dont le nombre augmenta sans cesse, et surtout à de grands hommes comme Lê-Lai, Lê-Liễu et Lê-Thạch .... qui partageaient sa noble cause, il

(1) Cette dynastie alla du siège d'Orléans jusqu'à la Révolution française.

(2) Ces luttes correspondent à peu près à la bataille d'Azincourt (1415) et au siège d'Orléans par l'armée anglaise (1428).

put sortir de sa région. De 1420 (1) à 1422 (2) eurent lieu de grandes batailles, mais les défaites qu'il essuya étant encore plus nombreuses que ses victoires, il dut se résoudre à revenir à son point de départ pour attendre des jours meilleurs. Il se contenta alors d'organiser des embuscades contre les Chinois. Enfin, grâce à des volontaires qui vinrent de plus en plus nombreux s'enrôler sous son drapeau, son armée devint redoutable. En 1424, il reprit effectivement la guerre. Les Chinois qui ne faisaient guère cas de lui, auparavant, commencèrent à s'inquiéter de lui voir remporter de fréquentes victoires. Lê-Lợi se dirigea peu à peu vers le nord, et, partout où il alla, il enrôla de nouvelles recrues. La nouvelle parvint à l'empereur de Chine qui envoya aussitôt en Annam une armée de secours sous les ordres de nouveaux généraux en remplacement des anciens qui furent rappelés en Chine. Mais il était trop tard : la nouvelle armée ne réussit pas mieux que la précédente, tant la cause de Lê-Lợi avait fait déjà de progrès. Devant l'inanité de leurs efforts, les généraux chinois voulurent suspendre les hostilités. Mais, pour sauver la face, ils firent connaître à Lê-Lợi qu'ils avaient décidé de retirer leurs troupes dès qu'ils auraient, selon l'ordre impérial, découvert un descendant des Trần pour le mettre sur le trône. Pour ne pas prolonger les hostilités qui désolaient le pays, Lê-Lợi leur présenta aussitôt un certain Hồ Ông, qui prétendait descendre de Trần-Nghệ-Tôn. Hồ-Ông fut ainsi proclamé roi. Lê-Lợi lui fit signer ensuite une lettre à l'empereur de Chine pour lui demander l'investiture.

En 1427, (3) la guerre cessa entre les deux pays. Lê-Lợi se contenta alors des fonctions de vice-roi. Cependant, les grands dignitaires de la cour le préférèrent au roi nouvellement intronisé. Ils le proclamèrent à sa place. A cette nouvelle, Hồ-Ông s'empoisonna.

(1) En 1420 la reine Isabeau de Bavière fit signer au pauvre roi Charles VI le traité de Troyes.

(2) En 1422, le fils du roi d'Angleterre fut proclamé roi de France sous le nom de Henri VI.

(3) Deux ans avant le siège d'Orléans par Jeanne d'Arc (8 mai 1429)

Lê-Lợi devint ainsi le fondateur de la dynastie des Lê postérieurs sous le nom de Lê-Thái-Tổ. Après son avènement, il s'efforça de rendre le pays prospère. Il réorganisa l'administration, la justice, les finances, l'armée et développa l'instruction publique. Sous son règne, le pays jouit d'une tranquillité parfaite. Mais ce roi ne resta pas longtemps au pouvoir. Après six ans de règne, il mourut, en 1433, à l'âge de quarante-neuf ans. La postérité lui éleva une statue que l'on voit encore aujourd'hui, dans une humble pagode située près de la rive-ouest du Petit-Lac, à côté de la direction des Finances.

Grâce à lui, l'Annam était définitivement affranchi du joug de la Chine. De 1433 (1) à 1457, ses successeurs s'inspirèrent de l'exemple de leur fondateur pour bien gouverner le pays. Tranquille du côté de la Chine, le peuple annamite n'eut plus à souffrir que des incursions de son turbulent voisin du sud. « Toujours debout malgré leurs défaites », les Cham envahirent plusieurs fois le pays de 1442 à 1159. Lê-Nhân-Tôn les vainquit et les obligea à reconnaître sa suzeraineté. Mais en 1470, (2) ils se révoltèrent de nouveau. Lê-Thái-Tôn marcha contre eux, et leur infligea de sanglantes défaites. Pour mettre fin à toute révolte, il s'empara de la région septentrionale de leur pays et en divisa le reste en trois parts qu'il donna à trois de leurs princes. Le Champa fut ainsi divisé, et l'Annam commença à s'étendre au sud.

Après avoir agrandi ainsi le royaume, Lê-Thánh-Tôn se donna tout entier à son administration et à sa réorganisation. Il le divisa en treize circonscriptions administratives (đạo) et plaça à la tête de chacune un chef du service judiciaire, un mandarin chargé de l'administration générale et un général commandant les troupes. Il institua un corps d'inspecteurs semblables aux missi dominici de Charlemagne pour surveiller la bonne administration de son vaste royaume. L'agriculture sollicita particulièrement son attention. Toujours soucieux du bien de son peuple, il l'encouragea à mettre en valeur les

---

(1) A peu près de la mort de Jeanne d'Arc (1431) à la prise de Constantinople par les Turcs (1453).

(2) Deux ans avant le siège de Beauvais par Charles le Téméraire (1472).

terrains en friches. Il fit établir des asiles destinés à donner l'hospitalité aux malades et aux infirmes. Là où une épidémie sévissait, il faisait distribuer des remèdes aux habitants. La réforme des coutumes, qui ruinaient alors le peuple, fut également une de ses principales préoccupations. Pour ménager l'argent de ses sujets et permettre l'exécution des travaux d'intérêt public, il interdit la multiplication des temples et des pagodes dont la construction occasionnait des dépenses considérables. Il prit des mesures énergiques contre la mauvaise coutume qu'avaient alors les habitants d'organiser des fêtes dispendieuses à l'occasion des décès de leurs parents. Lê-Thánh-Tôn eut l'idée de faire dresser une carte générale du pays. Il ordonna à l'historien Ngô-Sĩ-Liên de rédiger une histoire nationale du règne de Hồng-Bàng jusqu'à celui de Lê-Thái-Tổ. Sous son gouvernement, l'instruction publique prit également un grand essor.

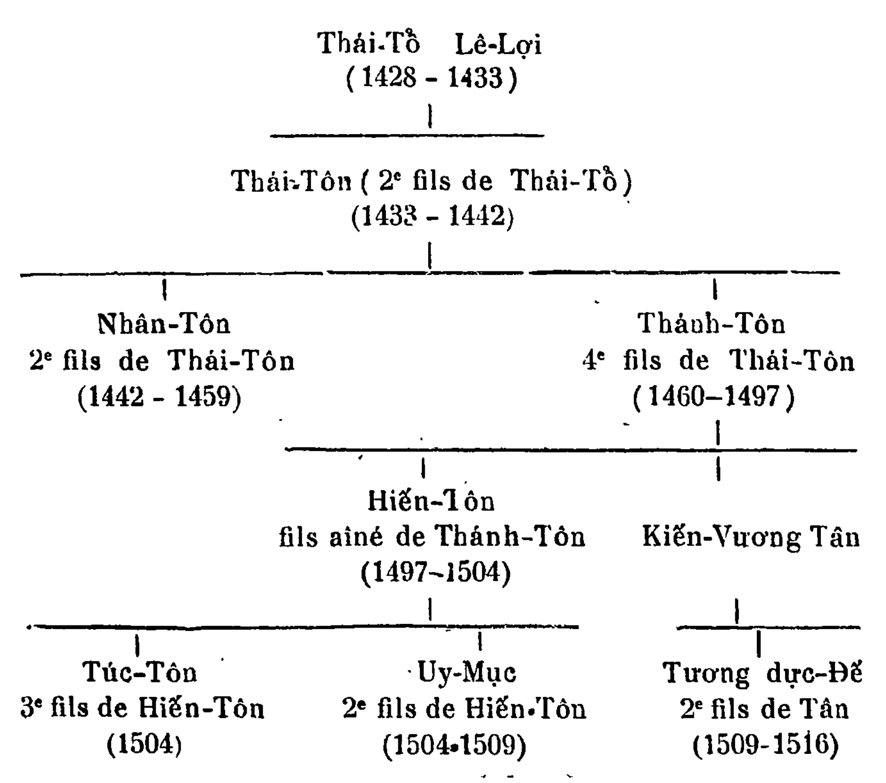
En un mot, Lê-Thánh-Tôn fut en même temps qu'un roi remarquable, un administrateur vigilant. Il fut aussi un modèle parfait de piété filiale. Les trente huit années de son règne constituent la période la plus glorieuse de notre histoire.

Tranquille dans toute l'étendue de son territoire, notre pays devint, à cette époque, une nation puissante, prospère et civilisée.

Malheureusement, à partir de 1527 (1), se succédèrent des souverains incapables qui compromirent l'œuvre de leurs devanciers. Privés des vertus de leurs ancêtres, certains d'entre eux avaient, en outre, le grave défaut de délaisser leurs fonctions pour s'abandonner à une vie de plaisirs et de débauches. Ils mirent le désordre dans l'administration du pays et soulevèrent contre eux leurs sujets et leurs voisins. Ces révoltes permirent au mandarin Mạc-Đăng-Dung, seul capable alors de les réprimer, d'acquérir dans le royaume une grande influence. Il finit même par usurper le trône au détriment des descendants des Lê.

(1) Prise et pillage de Rome par le connétable de Bourbon.

Dynastie des Lê postérieurs



Commencement de la période des troubles

Chiêu-Tôn
arrière-petit-fils de Thánh-Tôn
(1516-1522)

Hoàng-Đế-Xuân
fils cadet de Chiêu-Tôn
(1522 1527)

Les Mạc (1527-1592) (1) Restauration des Lê.

Devenu de plus en plus puissant, Mạc-Đăng-Dung se fit craindre même du roi Lê Chiêu-Tôn qui dut s'enfuir nuitamment à Sơn Tây. Là, il essaya de former une armée contre l'usurpateur, mais ce fut en vain. Dung le détrôna et le fit remplacer par son frère Xuân. Le pauvre roi fut ensuite entraîné par un

(1) De la prise et et du pillage de Rome jusqu'au siège de Caudebec par Farnèse (1592).

de ses mandarins à Thanh-Hóa. Dung réussit, l'année suivante, à s'emparer de lui et à le ramener à la capitale où il le fit tuer. Il se proclama alors roi après avoir mis à mort le frère du souverain détrôné et sa mère. Mais il ne garda pas longtemps le trône. Après trois ans de règne, il abdiqua en faveur de son fils. La dynastie qu'il fonda dura soixante-cinq ans pendant lesquels ses successeurs cherchèrent à effacer le mauvais souvenir qu'il avait laissé dans la mémoire des mandarins et des descendants des Lê. Ils les comblèrent de titres et d'honneurs pour se les attacher, mais ce fut en vain.

Indignés en effet de leur conduite, la plupart des mandarins de la dynastie déchue se séparèrent des usurpateurs. L'un d'eux, Nguyễn-Kim, se réfugia au Laos. Le roi laotien lui donna un châu où il fixa sa résidence. Là, il travailla à la restauration des Lê. En 1532 (1), il retrouva un fils du souverain détrôné, Lê-Ninh, qu'il proclama roi. En même temps, il eut la bonne fortune de rencontrer un général habile, Trịnh-Kiểm, qu'il estimait beaucoup. Il lui donna la main de sa fille ; puis tous deux marchèrent contre les Mạc. Accompagnés du roi légitime, ils s'emparèrent, en 1542 (2) de Thanh-Hóa et de Nghệ-An. Un mandarin des Mạc vint faire sa soumission. Nguyễn-Kim l'accepta. Mais il ne tarda pas à être trahi et empoisonné par lui. Après sa mort, son gendre hérita de tout son pouvoir. Au lieu de poursuivre sa marche vers le nord, il jugea prudent de fortifier d'abord son armée. Il se retira, pour cela, à Thanh-Hóa où, de nombreux volontaires se présentèrent pour l'aider dans sa juste cause. L'Annam se divisa alors en deux parties : de Thanh-Hóa à la frontière-nord régnaient les Mạc. Au dessous de Thanh-Hóa, on obéissait aux Lê. De 1545 à 1596 (3) les deux adversaires engagèrent de nombreux combats. Tantôt les Mạc prenaient l'offensive, tantôt c'était le tour des Trịnh. Déjà en 1559 (4), ces derniers réussirent à s'emparer de Sơn-Tây, Hưng-Hóa, Thái-Nguyên, Bắc-Ninh, Lạng-Sơn et Hải-dương, mais ils

(1) 3 ans avant le traité de Cambrai ou traité des Dames.

(2) 4e guerre contre Charles-Quint. Bataille de Cérisoles. Paix de Crespy.

(3) Fin de la quatrième guerre entre François 1er et Charles Quint (1544) jusqu'à l'époque à laquelle Henri IV chassa les Espagnols de France (1595).

(4) Paix de Cateau-Cambrésis (1559)

ne tardèrent pas à être battus par un descendant des Mạc qui les obligea à reprendre le chemin du sud. Là, ils se contentèrent de rester sur la défensive jusqu'en 1592 (1), date à laquelle, jugeant le moment opportun, ils reprirent effectivement leurs attaques. En 1583 (2), il s'emparèrent de Sơn-Nam (Nam-Định) où les Mạc abandonnèrent une grande quantité de provisions. De là, ils se dirigèrent vers la citadelle Thăng-Long (Hà-nội) où leurs ennemis concentrèrent tous leurs efforts. Après avoir remporté plusieurs victoires sur leur route, ils réussirent à s'emparer de la capitale ; ils y installèrent le roi Lê. Les Mạc s'enfuirent d'abord à Lạng-Sơn puis à Long-Tcheou. Ils revinrent ensuite à Cao-Bằng où, sur l'intervention de la Chine, dont les Lê reconnaissaient, malgré eux, la suzeraineté, ils se fixèrent jusqu'en 1625 (3). A cette date ils furent, après de vaines tentatives de restauration, définitivement chassés par les Trịnh.

Dès lors l'Annam aurait pu poursuivre tranquillement sa marche en avant s'il n'avait été l'objet de la convoitise des Trịnh qui aspiraient à détrôner les Lê. Mais, ne pouvant y parvenir, ils se contentèrent de se substituer à eux. Les rois Lê n'avaient plus alors que le nom de roi. Les Trịnh étaient maîtres absolus du royaume. Ils nommaient les mandarins, percevaient les impôts, recrutaient les soldats, administraient directement le peuple. Ils laissaient aux rois Lê mille villages dont les revenus servaient à les entretenir, eux et leur famille, et une petite armée de cinq mille hommes. Bref, les Trịnh étaient alors semblables aux maires du palais sous les derniers rois de la dynastie mérovingienne.

Cette situation équivoque ne tarda pas à exciter la jalousie des Nguyễn, apparentés aux Trịnh, et dont Nguyễn Kim fut, comme nous l'avons dit, le fondateur. Après sa mort causée par l'empoisonnement d'un mandarin des Mạc, Nguyễn-Kim laissait deux fils et une fille devenue la femme de Trịnh-Kiểm, le

(1) Un an avant l'abjuration de Henri IV.

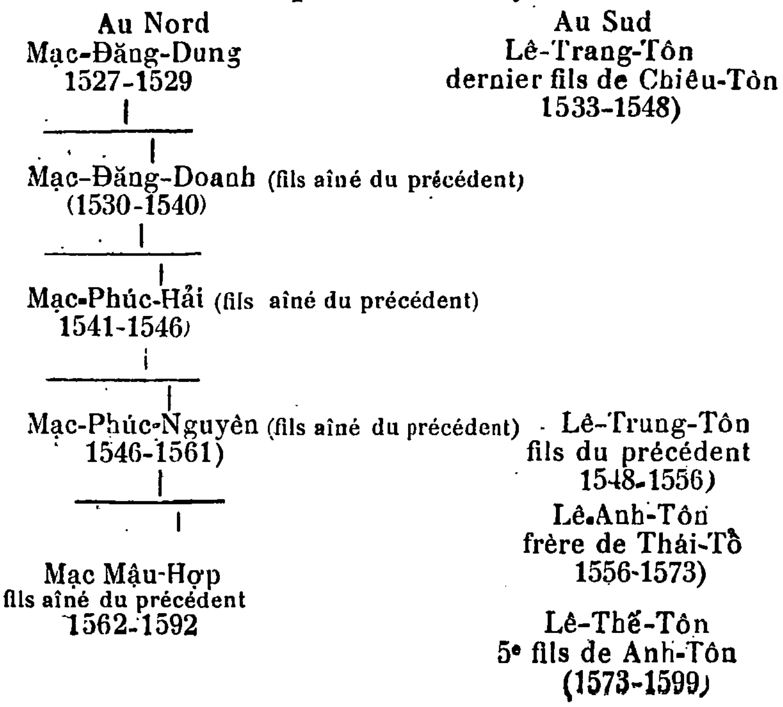
(2) Entre la septième (1581) et la huitième guerres de Religions.

(3) Ministère de Richelieu (1624).

fondateur des Trịnh. Le fils aîné fut tué par son beau-frère qui voyait en lui un obstacle à l'extension de son autorité. Quant au second, Nguyễn-Hoàng, il demanda à sa sœur, pour être à l'abri d'un pareil sort, de lui faire obtenir, par ses démarches auprès de son mari, le gouvernement d'une province du sud, la province de Thuận-Hóa; qui était alors troublée par des incursions fréquentes des Cham. Trịnh-Kiểm y consentit. En l'y envoyant, il avait probablement l'intention de le mettre aux prises avec un ennemi qui pourrait un jour l'écraser. Mais Nguyễn-Hoàng n'était pas un homme ordinaire. Il avait les vertus et les qualités militaires éminentes de son père. Après avoir pacifié sa province, il put, grâce à la grande affection que lui vouaient tous les habitants de la région, se faire une solide armée avec laquelle il comptait marcher contre son rival.

Telle fut la cause de la terrible rivalité des Nguyễn et des Trịnh, qui dura deux cents ans au cours desquels, les deux adversaires se partageaient le pays pour s'entredéchirer à qui mieux mieux.

Usurpation des Mạc



Rivalité des Nguyễn et des Trịnh. Première période (1620-1674) (1)

Au Tonkin, les Trịnh avaient une armée nombreuse et une flotte solide. Leurs soldats étaient aussi bien armés qu'approvisionnés. Au Sud, les Nguyễn avaient moins de troupes, mais ils étaient solidement fortifiés par les murs de Trường-Dục et de Đồng-Hới dont on voit encore aujourd'hui des vestiges.

Des deux côtés, on prétendait prendre la défense des Lê; mais, en réalité, chacun voulait parvenir à la dignité royale.

En 1627 (2), le seigneur du Sud refusa d'envoyer au Nord les impôts qu'il avait perçus. Ce fut là pour les Tonkinois un prétexte pour commencer la lutte. Une bataille eut lieu à Nhựt-Lệ, à la suite de laquelle, ils furent repoussés. En 1640 (3), ils prirent de nouveau l'offensive et s'emparèrent, du Nghệ-An. Mais, ne pouvant supporter le climat du Sud ils durent bientôt l'abandonner. En 1647, nouvelle expédition dirigée par le roi Lê-Thần-Tôn. De grandes batailles eurent lieu au pied du mur de Trường-Dục, héroïquement défendu par Trương-Phúc-Phấn et son fils. Les Tonkinois furent repoussés. De 1655 jusqu'à 1674, de nouvelles expéditions, s'organisèrent. L'offensive était tantôt du côté des Nguyễn, tantôt du côté des Trịnh, avec des alternatives de victoires et de défaites. Enfin, en 1674, une bataille décisive eut lieu. Les Trịnh, définitivement chassés, durent accepter le Sông-Gianh comme limite de leur territoire. Les hostilités furent alors supendues pendant un siècle au cours duquel, chacun chercha à accroître sa puissance.

Causes des succès des Nguyễn

Si, malgré leur puissante armée, les Tonkinois furent vaincus par les Nguyễn, c'est que ces derniers avaient l'avantage de combattre sur leur propre territoire. Connaissant mieux le

(1) Du siège de Montauban par de Luynes (1621) jusqu'à la bataille de Condé contre Guillaume à Senet (1674).

(2) Milieu de la période danoise dans la guerre de Trente ans (1624-1639).

(3) Deux ans avant la mort de Richelieu.

terrain, leur plan de campagne était mieux arrêté. Les Tonkinois, au contraire, combattaient en pays étranger où ils ne pouvaient pas séjourner longtemps par suite du climat qui leur était funeste. D'autre part, ils se battaient à contre-cœur, uniquement pour satisfaire l'ambition de leurs chefs, tandis que les troupes des Nguyễn avaient un moral excellent. Attachés à leurs princes dont ils approuvaient la noble cause, ils étaient unis et prêts à tous les sacrifices.

Œuvre des Trịnh au Tonkin

Malgré leur ambition et leur politique malhonnête, les Trịnh ont néanmoins rendu de grands services au pays. Ils l'ont délivré, au prix de lourds sacrifices, des usurpateurs Mạc. Ils le dotèrent de bonnes institutions et s'occupèrent beaucoup de son administration. Certains d'entre eux comme Trịnh-Tạc, Trịnh-Căn, Trịnh-Cương et Trịnh-Giang laissèrent le souvenir d'excellents administrateurs. Ce dernier eut, le premier, l'idée de faire imprimer, sur place, les livres classiques destinés aux écoles et de défendre formellement aux habitants de les acheter aux Chinois. Trịnh-Cương eut l'honneur d'avoir créé la première école militaire du pays, où, tout d'abord, les fils de mandarins furent admis pour apprendre le métier des armes. Un concours eut lieu tous les trois ans en vue de recruter les officiers de l'armée.

Cependant, les Trịnh abusèrent de leur autorité et continuèrent à opprimer les rois Lê, qui n'avaient plus alors que le droit de recevoir les audiences et les ambassadeurs, L'un d'eux se permit même de transférer les ministères dans son propre palais et de se faire une estrade à gauche du trône. Leurs abus suscitèrent partout des révoltes. La plus importante fut fomentée par les princes Lê dont le plus influent fut Lê-duy-Mật. Mais après trente années de résistance, les révoltés furent soumis. En 1767, se voyant incapable de continuer la lutte à cause de la supériorité écrasante de l'ennemi, Lê-duy-Mật se donna la mort. Il se réunit alors avec sa famille sur plusieurs caisses de poudre et se fit sauter.

Œuvre des Nguyễn au Sud

Au sud, les Nguyễn furent plus heureux que leurs adversaires au Tonkin. N'ayant pas de révoltes à réprimer ils purent étendre leur domaine vers le sud.

En 1650, s'étant remis de la défaite que leur avait infligée en 1470 Lê Thánh-Tôn, les Cham tentèrent de nouveau de se révolter. Le prince Hiền-Vương organisa une expédition contre eux. Il réussit à s'emparer de la personne de leur roi qu'il fit enfermer dans une cage où le malheureux ne tarda pas à mourir. Après cette victoire, Hiền-Vương annexa tout le Champa qui devint ainsi définitivement territoire annamite. Dès lors, les seigneurs du sud s'efforcèrent de le gouverner selon leur sage politique pour en faire ce vaste pays qu'on appelle aujourd'hui l'Annam et la Cochinchine septentrionale.

Après la conquête du Champa, les Nguyễn cherchèrent à mettre la main sur le Cambodge. Sur la frontière de ce royaume, il y avait, à cette époque, un grand nombre d'Annamites qui s'étaient installés pour mettre en valeur les terres que les Cambodgiens laissaient en friches.

En 1658 (1), après la mort du roi de ce pays, une querelle éclata entre son frère et ses enfants qui se disputèrent le pouvoir. L'un de ces derniers vint demander secours aux Nguyễn. Hiền-Vương mit à sa disposition une petite armée qui réussit à s'emparer du nouveau roi cambodgien, lequel fut emmené prisonnier en Annam. Le roi l'autorisa ensuite à revenir dans son pays à condition de se reconnaître son vassal. La suzeraineté des Nguyễn s'étendit ainsi peu à peu au Cambodge.

Rivalité des Nguyễn et des Trịnh (2e période). Révolte des Tây-Sơn

En 1765 (2), Huệ-Vương devint, après la mort de son père, le seigneur du sud. Etant encore jeune, il fut placé

(1) Un an avant le traité des Pyrénées avec l'Espagne (1659).

(2) Réunion de la Lorraine à la France après la mort de Stanislas Leczinski (1766).

sous la régence d'un conseil dont le membre le plus influent fut Trương-Phúc-Loan. Celui-ci se fit remarquer par son orgueil et sa tyrannie qui soulevèrent le mécontentement de tout le peuple. Sa conduite causa, en 1771, la révolte dite des Tây-Sơn.

Le chef des révoltés, Nguyễn-Văn-Nhạc, était tout d'abord un petit marchand puis un mandarin de rang modeste. Doué d'une vive intelligence, il avait néanmoins un grave défaut : l'amour du jeu. Un jour, il perdit tout le montant des impôts dont il avait la garde. Pour éviter tout châtiment, il s'enfuit dans la forêt. Là, il se mit à la tête d'une petite troupe avec laquelle il décida de marcher contre le régent. Il avait l'habitude d'envoyer ses soldats piller les familles riches pour secourir ceux qui étaient dans le besoin ; aussi put-il se faire vite un grand nombre de partisans. Il fut aidé, dans sa tâche, par ses deux frères Nguyễn-Văn-Huệ et Nguyễn-Văn-Lữ. Sa troupe devint peu à peu une armée et il réussit bientôt à s'emparer de Qui-Nhơn. Les troupes que Huệ-Vương envoya contre lui furent battues à plusieurs reprises.

En apprenant cette révolte, les Tonkinois s'empressèrent d'en profiter pour reprendre la guerre contre leurs ennemis du sud. Pour donner le change, ils leur firent dire qu'ils n'avaient d'autre intention que celle de réprimer la révolte des Tây-Sơn. Mais Huệ-Vương ne se laissa pas tromper. Il envoya aussitôt, à la rencontre des Tonkinois, une armée qui fut vaincue. Le seigneur dut s'enfuir. Les Tonkinois entrèrent, à Huế, et devinrent maîtres de tout le Quảng-Nam jusqu'en 1786, date à laquelle ils furent, à leur tour, chassés par les Tây-Sơn.

Pendant que les Nguyễn étaient aux prises avec les Tonkinois, les rebelles poursuivirent librement leurs conquêtes. Après la prise de Qui-Nhơn, ils se rendirent en Basse-Cochinchine. Le seigneur du sud qui s'y était réfugié dut abdiquer en faveur de son neveu Dương qui l'accompagnait dans sa fuite. Mais il fut bientôt rejoint ainsi que son successeur par les révoltés qui les mirent à mort.

Maître du moyen et du bas-Annam, Nguyễn-Văn-Nhạc se proclama roi.

Pendant ce temps, Nguyễn-Phúc-Anh, autre neveu du seigneur tué, avait réussi à se former une petite armée. Il revint alors de Phú-Quốc où il s'était réfugié au moment où il était poursuivi par les Tây-Sơn. Il parvin à reprendre Saigon. En 1778, les mandarins qui l'accompagnaient lui décernèrent le titre de généralissime. L'année suivante, les Sơn-Tây revinrent investir Saigon. Nguyễn-Phúc-Anh vaincu fut de nouveau obligé de s'enfuir. Cependant, grâce au courage et à la persévérance d'un de ses officiers, il put, peu après, reprendre la ville. Les Tây-Sơn, surpris au milieu de la nuit, s'enfuirent en désordre, abandonnant tous leurs approvisionnements. Nguyễn-Phúc-Anh s'empara ensuite de Bình-Thuận et put même s'établir à Biên-Hòa. Il prit alors le titre de roi. Il aurait pu peut-être continuer à remporter d'autres victoires, si, en 1781, il n'avait fait tuer l'officier qui l'avait aidé à reconquérir Saigon. Il voyait en lui un homme qui pourrait, un jour, par son influence sans cesse croissante, devenir pour lui un redouble rival. Cet acte de cruauté et d'ingratitude lui aliéna le cœur de ses soldats qui finirent par se tourner contre lui. Ce fut ainsi qu'au moment où les Tây-Sơn revinrent à Saigon, il fut, après une journée de combat seulement, vaincu et obligé de reprendre la fuite. Poursuivi avec acharnement par l'ennemi, il se réfugia d'abord à Hà-Tiên, puis à Phú-Quốc, lui laissant ainsi de nouveau toute la Basse-Cochinchine.

Rivalité des Nguyễn et des Trịnh

Sous Lê-Kính-Tôn
fils de Thế-Tôn (1600-1619)

Les Nguyễn	Les Trịnh
Nguyễn-Hoàng (1600 - 1613)	Trịnh-Tùng (1570 - 1620)
Nguyễn-Phúc-Nguyên (1613-1635)	

Sous Lê-Thần-Tôn
1er règne (1619-1643)

Nguyễn-Phúc-Lan (1635 - 1648) — Trịnh-Tráng (1623-1657)

Sous Lê Chân-Tôn
fils de Thần-Tôn (1643-1649)

Nguyễn Phúc-Tần (1648-1687) — Trịnh-Tráng

Sous Lê-Thần-Tôn
2e règne 1649-1662)

Nguyễn-Phúc-Tần — Trịnh-Tạc (1657-1682)

Sous Lê-Huyền-Tôn
2e fils de Thần-Tôn
(1663-1671)

— —

Sous Lê-Gia-Tôn
3e fils de Thần-Tôn
(1672-1675)

—

Sous Lê-Hi-Tôn
4e fils de Thần-Tôn
(1676-1705)

Nguyễn-Phúc-Trăn (1687-1691) — Trinh-Căn (1682-1709)

Nguyễn-Phúc-Chu (1691-1725)

Sous Lê-Dụ-Tôn
(1706 1729)

Nguyễn Phúc-Trú (1725-1738) — Trịnh-Cương (1709-1729)

Sous Lê-duy-Phương
(1729-1732)

— Trịnh-Giang (1729-1740)

Sous Lê Thuần-Tôn
fils de Dụ-Tôn
(1732-1735)

—

Sous Lê-Ý-Tôn
fils de Dụ-Tôn
(1735-1740)

Nguyễn-Phúc-Khoát (1738-1765)		Trịnh-Doanh (1740-1767)
	Sous Lê Hiển-Tôn fils de Thuận-Tôn (1740-1786)	
Nguyễn-Phúc-Thuần (1765-1777)		Trịnh-Sâm (1767-1782) Trịnh-Cán (2 mois) Trịnh-Khãi (1783-1786)
	Sous Lê-Mân-Đế petit fils de Hiển-Tôn (1781-1788)	
Nguyễn-Phúc-Anh		Trịnh-Bồng

L'Evêque d'Adran et Nguyễn-Phúc-Anh (1).

Au moment où Nguyễn-Phúc-Anh était en grand danger d'être pris, il eut la bonne fortune de trouver, à Phú-Quốc, un prêtre français du nom de Pierre Pigneau de Béhaine, plus connu dans l'histoire sous le nom d'Evêque d'Adran. Celui-ci était arrivé, en 1765, dans le pays, après plusieurs autres missionnaires qui suivaient les Anglais, les Portugais, les Espagnols, les Hollandais et même les Japonais qui avaient commencé à débarquer en Indochine à partir du XVIIe siècle.

Les Trịnh et les Nguyễn accueillirent d'abord convenablement ces missionnaires en qui ils espéraient trouver un appui. Mais voyant que ces étrangers évitaient de se mêler à leur lutte, les Trịnh commencèrent à se montrer froids envers eux. Bien plus, ne voulant pas voir se répandre dans le royaume une religion qu'ils ne compre-

(1) Voir documents sur l'Evêque d'Adran dans la Revue Indochinoise de 1913. — Conférence en annamite sur l'Evêque d'Adran et Nguyễn-Phúc-Anh faite par l'auteur à la Société d'Enseignement Mutuel de Hanoi le 17 Janvier 1924 et publiée dans la revue du Nam-Phong du même mois et dans le Bulletin de la Société d'Enseignement Mutuel du Tonkin tome V, année 1924 n. 1.

naient pas et qui était très différente de celle qu'ils pratiquaient, ils leur interdirent, sous peine de mort, de la prêcher à leur peuple. L'Evêque d'Adran, qui était venu établir son collège à Biên-Hòa, dut, à la suite de cet état d'esprit, se cacher d'abord à la pointe de Camau, puis à l'île de Phú-Quốc. Là, il rencontra Nguyễn-Phúc-Anh, alors fugitif comme lui. Leur malheureux sort les rapprocha.

Le roi avait reçu des offres de secours des Portugais, des Anglais, des Espagnols et aussi du roi de Siam, son voisin. Mais il les refusa toutes dans la crainte qu'on ne lui demandât des compensations trop lourdes. L'Evêque lui conseilla alors de demander secours à la France qui était une nation généreuse et toujours prête à venir en aide gratuitement aux peuples qui étaient en danger. Le roi hésita sur le parti à prendre. Il demanda le temps de réfléchir et se contenta d'accepter provisoirement les secours de son voisin.

En 1784, (1) aidé d'une armée siamoise, il revint donc en Basse-Cochinchine. Il remporta d'abord sur les Tây-Sơn quelques victoires, mais les soldats siamois étant mal exercés, il ne tarda pas à être partout battu. Il dut, de nouveau, se cacher tour à tour dans les îles du golfe de Siam et enfin à Phú-Quốc où il vint retrouver l'Evêque d'Adran. Après délibérations avec les fidèles mandarins qui l'acompagnaient, il se décida à demander des secours à la France. Pour cela, il chargea l'Evêque du soin d'accompagner, en France, son fils le prince Cảnh qui était alors âgé de cinq ans, et de solliciter, en sa faveur auprès du roi Louis XVI, des secours de toutes sortes pour lui permettre de vaincre ses ennemis. Au cas où sa demande serait acceptée, il offrirait en retour, à la France, un port, l'île de Poulo-Condore et le droit de faire librement le commerce dans toute la Cochinchine.

En attendant l'arrivée de ces secours, il alla demander asile au Siam. Pendant son séjour dans ce pays, il aida le roi dans ses guerres contre les Malais et les Birmans,

(1) Mort de Diderot (1784).

Pendant ce temps, les Tây-Sơn continuaient leurs conquêtes. Ayant appris qu'au Tonkin les descendants des Trịnh se divisaient à la cour pour se disputer le pouvoir, Nguyễn-Văn-Nhạc s'empressa d'envoyer contre Huế une armée commandée par son frère Nguyễn-Văn-Huệ. Après une brillante attaque qui causa de cruelles pertes aux Tonkinois, la ville de Huế fut prise. De Huế, les Tây-Sơn se dirigèrent vers Nghệ-An, Thanh-Hóa. Au bout d'un mois, ils parvinrent au Tonkin où ils s'emparèrent de Nam-Định. Trịnh-Khải qui était venu prendre le commandement des troupes pour défendre la capitale fut obligé, devant leurs rapides succès, de se donner la mort. Ce fut le dernier des Trịnh. Hà-nội dut capituler.

Après son entrée à Hà-nội, Nguyễn-Văn-Huệ interdit formellement à ses soldats de faire le moindre mal aux habitants. Puis il demanda au roi Lê-Hiến-Tôn une audience au cours de laquelle, il lui fit comprendre qu'il n'avait d'autre ambition, en levant les troupes, que celle de chasser les usurpateurs Trịnh pour défendre les Lê. Le roi, très content de sa louable intention, le remercia chaleureusement puis le nomma général de l'armée royale. Mais voyant qu'il n'était pas satisfait, il lui donna encore sa fille.

A Qui-Nhơn, Nguyễn-Văn-Nhạc, qui n'avait pas l'intention d'attaquer le Tonkin, fut stupéfait en apprenant que son frère cadet était déjà à Hà-nội. Craignant une trahison de sa part, il s'y rendit en toute hâte à la tête de son armée. A son arrivée, il exposa au roi Lê sa véritable intention qui consistait, comme l'avait dit son troisième frère, à prendre la défense des Lê contre les Trịnh.

Enfin, les frères Tây-Sơn revinrent dans le Sud. Ils se contentèrent de se partager le pays.

Au Tonkin, le roi aurait pu profiter de l'autorité qu'il avait recouvrée grâce à eux pour reconstituer son patrimoine. Malheureusement, étant incapable et n'ayant personne en état de le seconder, il laissa encore à un survivant des Trịnh, Trịnh-Bồng, l'occasion de revenir troubler la paix du royaume. Impuissant à le soumettre, il fit appel à un général

des Tây-Sơn. Celui-ci arriva à l'insu de ses chefs et réussit à chasser définitivement Trịnh-Bồng. Il acquit alors au Tonkin une influence considérable. Cette influence attira bientôt la méfiance des Tây-Sơn qui, prévoyant sans doute une trahison possible de sa part, envoyèrent aussitôt, pour le prendre, une armée qui le vainquit après quelques batailles à Gia-Viễn (Ninh-Bình) et Phủ-Lý.

Après la défaite de ce général, le roi Lê-Chiêu-Thống prit la fuite. Il alla, comme Louis XVI, faire appel à l'étranger.

A cette nouvelle, Nguyễn-Văn-Huệ, le troisième frère du chef des Tây-Sơn, se rendit aussitôt au Tonkin avec son armée. Après avoir ramené l'ordre dans le pays, il fit chercher partout le roi, mais celui-ci avait déjà passé en Chine. En l'attendant, il confia provisoirement le gouvernement du royaume à un haut mandarin et revint se fixer dans son domaine.

En Chine, le roi annamite demanda des secours à l'empereur. Voyant là une nouvelle occasion de reprendre son ancienne colonie, l'empereur lui donna une armée qui le reconduisit en Annam. Le général chinois, s'abritant sous le masque de la restauration, avait, en réalité, formé le projet de dominer de nouveau notre pays.

Au courant de ses intrigues, Nguyễn-văn-Huệ se proclama, en 1788 (1), empereur avec l'intention bien arrêtée de repousser les Chinois. Il conduisit alors au Tonkin une armée de cent mille hommes avec cent éléphants. Grâce à un plan de campagne bien combiné selon une tactique habile, il vainquit, dès son arrivée, l'avant-garde de l'armée adverse. A Phú-Xuyên, Hạ-Hồi et Ngọc-Hồi (Hà-đông) où se concentraient presque toutes les forces ennemies, il remporta une victoire décisive. Les Chinois moururent, disent les annales, en si grande quantité que leurs cadavres jonchaient le sol et que leur sang coulait en ruisseaux. Les survivants, saisis de panique s'enfuirent en toute hâte en traversant la capitale. Pour gagner l'autre rive du Fleuve-Rouge, ils se pressèrent tant sur

(1) Rappel de Necker par Louis XVI.

le pont qui le traversait que celui-ci s'écroula et les précipita en grand nombre dans l'eau. Le général chinois n'eut même plus le temps de seller son cheval. Il s'enfuit en toute hâte, suivi du pauvre roi déchu. A la nouvelle de la fuite de leur chef, les Chinois campés à Sơn-Tây reculèrent pour reprendre le chemin de leur pays. Bref, la défaite fut générale.

Nguyễn-Văn-Huệ, couvert de gloire, entra triomphalement dans la citadelle de Hà-Nội. Il envoya des troupes poursuivre tous les débris de l'armée chinoise jusqu'à la frontière. Malgré sa victoire et, pour éviter les guerres de revanche qui ne manqueraient pas de se produire à la suite d'une défaite aussi déshonorante pour l'empereur de Chine, il lui renvoya tous les prisonniers chinois et lui adressa une lettre respectueuse par laquelle il lui demandait la paix.

De son côté, l'empereur chinois entra dans une violente colère en apprenant l'échec de son armée. Il fit remplacer aussitôt son général et décida d'envoyer de nouvelles troupes en Annam. Le nouveau général n'accepta son ordre qu'à contrecœur, car il s'inquiétait, lui aussi, de la puissance des Tây-Sơn. Pour ne pas s'exposer à un sort semblable à celui de son prédécesseur, il fit engager avec Nguyễn-Văn-Huệ des pourparlers en vue de le pousser à demander la paix à l'empereur. Le chef des Tây-Sơn, qui ne demandait pas mieux, s'empressa d'accepter sa proposition. La paix fut donc conclue entre les deux pays. L'empereur chinois finit par envoyer en Annam une ambassade pour conférer l'investiture à Nguyễn-Văn-Huệ.

Au cours des vingt années qui venaient de se passer les frères Tây-Sơn jouèrent le rôle le plus actif. Après avoir anéanti les usurpateurs Trịnh, ils eurent la gloire de bouter définitivement hors d'Annam un ennemi séculaire qui ne cherchait qu'à nous exploiter. Dès que la paix fut revenue ils auraient pu travailler ensemble pour consolider la dynastie qu'ils avaient fondée pour la rendre durable et capable de conduire le pays vers les destinées meilleures. Malheureusement, l'ambition, cette mère de tant de désordres, les avait déjà gagnés. Ils finirent même par se battre entre eux en 1787, avant leurs luttes contre les Chinois. Ce fut là la cause principale de leur décadence.

Retour de l'Evêque d'Adran (1). Reprise de la guerre par Nguyễn-Phúc-Anh. Son triomphe.

Dès que Nguyễn-Phúc-Anh fut au courant de la discorde qui régnait entre les frères Tây-Sơn, il s'empressa d'en profiter. Il quitta aussitôt la cour du Siam avec la petite armée qui lui restait et réussit à conquérir Long-Xuyên. Dès lors, il put reconstituer son armée grâce à l'arrivée de nombreux partisans. Nguyễn-văn-Lữ, le dernier et le moins capable des frères Tây-Sơn reçut ses premiers assauts. Il dut se retirer à Qui-Nhơn où, quelques temps après, il mourut. Ce fut pour Nguyễn-Phúc-Anh un ennemi de moins.

Sur ces entrefaites, l'Evêque d'Adran revint. Parti en décembre 1784, il débarqua en France, au commencement de février 1787, après une longue escale à Pondichéry. Il fut reçu avec le prince Cảnh, par le roi de France et ses ministres. Après de longues démarches, il réussit à les convaincre. Un traité d'alliance fut alors signé entre la France et l'Annam le 28 Novembre 1787 à Versailles. Louis XVI ordonna ensuite au Gouverneur de Pondichéry d'organiser des secours nécessaires au roi d'Annam. Mais ce gouverneur, qui n'était pas en bons termes avec l'Evêque d'Adran, chercha à s'y opposer. Il fit alors comprendre au roi l'inutilité de cette intervention et surtout les difficultés nombreuses qu'elle présenterait à la France. Louis XVI, qui était alors tout préoccupé des agissements des révolutionnaires, partagea, sans plus ample information, sa manière de voir. L'Evêque d'Adran, n'obtenant pas à Pondichéry ce que le roi de France lui avait promis, se mit à acheter, avec les fonds que lui avaient offerts les

(1) On peut trouver dans l'Histoire moderne du pays d'Annam par Charles B. Maybon une étude détaillée sur les démarches que fit l'Evêque d'Adran à Pondichéry d'abord, en France ensuite, pour faire signer le traité de 1787, les difficultés qu'il rencontra auprès du gouverneur de Pondichéry dans l'accomplissement de sa mission et, enfin, ce qu'il fit, dans la suite, pour aider Nguyễn-Phúc-Anh.

négociants de Pondichéry et de l'île de France, des armes et des munitions et à recruter les hommes nécessaires à Nguyễn-Phúc-Anh.

En septembre 1788, quatre navires français arrivèrent à Poulo-Condore avec les armes et les munitions. D'autres navires les suivirent, chargés d'officiers français dont les principaux furent Dayot, Oliver de Puymanel, Lebrun, Vannier, Chaigneau, Forsant, Guillon Guilloux, Magon de Médine. Ceux-ci se mirent alors à construire pour Nguyễn-Phúc-Anh des navires de guerre et à former des soldats et des matelots. Enfin, en Juillet 1789 (1), l'Evêque et le prince Cảnh arrivèrent eux-mêmes, accueillis avec des transports de joie par Nguyễn-Phúc-Anh qui venait alors de reconquérir la Basse Cochinchine.

En 1792 (2), Nguyễn-Văn-Huệ, le troisième des frères Tây-Sơn mourut. Son fils lui succéda sous le nom de Nguyễn-Quang-Toản. Il était alors âgé de dix ans seulement. Son jeune âge ne lui permettait guère de lutter avec succès contre un adversaire de la valeur de Nguyễn-Phúc-Anh.

En 1792 (3), commencèrent les grandes batailles. Vannier et Dayot, à la tête d'une armée de Nguyễn-Phúc-Anh, détruisirent la flotte des Tây-Sơn, dans le port de Thi-Nại. En 1793, une autre armée s'empara de Phú-Yên, mit en fuite le chef des Tây-Sơn, qui se réfugia à Qui-Nhơn et demanda des secours à son neveu. Quelques temps après, il mourut. Nguyễn-Phúc-Anh envoya des troupes qui assiégèrent la citadelle. Mais il ne parvint à s'en emparer que huit ans plus tard, après avoir livré plusieurs grandes batailles et perdu un de ses fidèles généraux, Võ-Tính. Celui-ci, cerné de près par les Tây-Sơn, fit des efforts héroïques pour leur résister. Mais, à la suite d'un long siège, les vivres venant à s'épuiser, il se reconnut incapable de défendre la place. Il se fit alors brûler pour n'être pas pris par l'ennemi.

(1) Ouverture des Etats - Généraux.

(2) Fuite et arrestation de Louis XVI.

(3) Approbation des décrets votés par la Législative—La Convention

Son père et ses oncles étant morts, ce fut à Nguyễn-Quang-Toản seul que revint le soin de tenir tête à Nguyễn-Phúc-Anh. Il put néanmoins remporter une brillante victoire à Diên-Khánh où furent enfermés le prince Cảnh et l'Evêque d'Adran. A cette nouvelle, Nguyễn-Phúc-Anh accourut et réussit à repousser les Tây-Sơn. En 1797 (1), il remporta un nouveau succès à Tourane, où il détruisit la flotte ennemie. Dès lors, il concentra toutes ses forces et celles de son fils et de l'Evêque d'Adran à Qui-Nhơn qui, comme nous l'avons dit, ne capitula qu'après plusieurs années de luttes acharnées. En 1800 (2), il alla avec son général Lê-Văn-Duyệt attaquer Huế. Après une vive résistance, les Tây-Sơn durent battre en retraite. Nguyễn-Quang-Toản s'enfuit, laissant entre les mains de son ennemi les brevets et les sceaux que lui avait envoyés, en 1792, l'empereur chinois en lui accordant l'investiture. Nguyễn-Phúc-Anh s'empara de Huế en Juin 1801 (3). Il poussa alors ses conquêtes vers le nord, où il occupa Quảng-Nghĩa, Quảng-Nam, Quảng-Trị et Quảng-Bình.

Toản envoya, dès son arrivée à Hanoi, des ambassadeurs en Chine pour demander du secours. Mais Nguyễn Phúc-Anh l'avait prévenu. Un de ses mandarins avait été chargé par lui d'aller remettre, au vice-roi du Kouang-Toung et du Kouang-Si, les brevets et les sceaux perdus par le dernier chef des rebelles. D'autre part, un certain nombre de pirates, à la solde des Tây-Sơn, infestaient alors les côtes de la Chine. Ils furent capturés par Nguyễn-Phúc-Anh et livrés aux autorités chinoises. Pour ces raisons, l'empereur de Chine n'accorda aucun secours à son ancien vassal. Réduit à ses propres forces, Toản continua néanmoins la lutte, mais il ne tarda pas à être vaincu. Nguyễn-Phúc-Anh atteignit Nghệ-An. Thanh-Hóa tomba entre ses mains. Enfin, il gagna le Tonkin, où il entra à Hà-nội le 22 Juillet 1802 (4). La puissance des Tây Sơn s'effrondra définiti-

(1) Traité de Campo-Formo.

(2) Victoire de Marengo remportée par Bonaparte.

(3) Paix de Lunéville.

(4) Paix d'Amiens entre français et Anglais.

vement avec la capture de leur dernier chef qui fut livré à Nguyễn-Phúc-Anh, enfermé dans une cage.

Mort de l'Evêque d'Adran (1)

L'Evêque d'Adran qui avait été si longtemps à la peine, n'eut pas le temps d'être à l'honneur. Après une grave maladie causée par les fatigues et le climat, il expira le 9 octobre 1799, juste au moment où la guerre battait son plein et s'annonçait déjà avantageuse pour la cause qu'il défendait. Aussi sa mort fut-elle d'abord tenue secrète pour ne pas décourager les troupes. Mais dès que Qui-Nhơn fut pris, Nguyễn-Phúc-Anh s'occupa de rendre solennellement au défunt les honneurs qu'exigeait la reconnaissance pour les éminents services qu'il lui avait rendus. Très affecté par cette perte, il prononça sur le tombeau de l'Evêque une touchante oraison funèbre, et prépara, lui-même, l'épitaphe qu'il fit graver sur la stèle dressée sur le mausolée de son fidèle ami.

L'Empereur Gia-Long (1802-1819) (2).

En 1802, Nguyễn-Phúc-Anh se proclama empereur d'Annam sous le nom de Gia-Long, après avoir conquis, comme Henri IV, son royaume d'abord sur les Trịnh, puis sur les Tây-Sơn. Ce fut le premier souverain qui eut l'honneur de régner sur un pays qui s'étendait du nord du Tonkin jusqu'au sud de la Cochinchine. Une fois au pouvoir, il s'employa de son mieux à rendre au pays la paix et la sécurité dont il avait si grand besoin après tant d'années de guerres.

Son premier soin fut de recruter de bons fonctionnaires pour le seconder dans sa lourde tâche de reconstitution nationale. Il fit un pressant appel aux vieux mandarins qui

---

(1) On peut trouver dans l'histoire moderne du Pays d'Annam par Charles B. Maybon le compte-rendu des obsèques de l'Evêque d'Adran.

(2) Depuis la paix d'Amiens jusqu'au commencement de la Révolution en Europe.

refusaient de servir les Tây-Sơn et qui attendaient impatiemment, dans leur retraite, un roi digne d'un tel nom pour le servir. Pour en recruter de nouveaux, il développa l'instruction publique et institua des examens pour choisir les meilleurs lettrés du royaume.

Ensuite, pour avoir l'argent indispensable aux nombreux travaux dont il envisageait l'exécution, il réorganisa les finances. Il eut soin de recommander expressément à ses mandarins de ne pas trop demander au peuple Il fit calculer les impôts de manière que chaque contribuable pût les payer sans trop de peine. Il n'hésita pas à accorder des remises ou des dégrèvements d'impôt aux époques de sécheresse ou d'inondation. Là où la terre était naturellement pauvre ou difficilement cultivable, il autorisa les habitants à verser leurs contributions en deux fois. Il sut également prendre des mesures énergiques contre les mandarins prévaricateurs qui conservaient la malhonnête coutume de pressurer les habitants au détriment du trésor public. Il institua des impôts sur l'exploitation des mines, qui était aux mains des Chinois ; et fit payer des taxes aux navires étrangers qui venaient dans les ports du pays.

Gia-Long s'occupa aussi de la justice. Il fit rédiger par les mandarins les plus compétents en la matière un code selon lequel les juges devaient rendre justice à leurs habitants. Ce code qui fut promulgué en 1815 fut, en grande partie, inspiré de ceux de Hồng-Đức et de la dynastie des Thanh en Chine.

Les travaux publics ne sollicitèrent pas moins sa bienveillante attention. Il fit construire ou réparer les routes et les ponts, creuser des canaux, construire ou consolider les digues pour préserver les habitants contre un fléau redoutable, l'inondation, qui leur avait causé jusqu'alors de terribles dégâts. Pour mettre le peuple à l'abri de la famine, il fit construire dans toutes les provinces des greniers publics où s'entassaient d'importantes provisions de riz.

Grâce à sa politique aussi sage que bienveillante, l'Annam qui était alors comme « une personne malade » recou-

vrait peu à peu ses forces pour travailler à devenir riche et prospère.

Pour assurer la paix à son pays, il s'efforça d'entretenir de bonnes relations avec son voisin, la Chine. Dès son avènement, il envoya à l'empereur chinois une ambassade et des présents pour lui demander l'investiture. Celle-ci lui fut conférée par ordre par le gouverneur du Kouang-Si qui lui remit un sceau d'argent surmonté d'un chameau.

Gia-Long s'occupa aussi de récompenser dignement les Français qui étaient à son service. Il leur décerna des titres de grands mandarins et mit à la disposition de chacun d'eux une garde d'honneur de cinquante soldats. Enfin, insigne privilège, il les autorisa à ne faire, aux jours de réception ou d'audience à la cour, que cinq inclinaisons de tête au lieu de se prosterner cinq fois à terre.

D'autre part, il accueillit bien les navires français qui arrivaient alors dans le pays. Les annales disent qu'une fois, contrarié de voir qu'un de ces navires ne pouvait pas vendre ses marchandises parce qu'elles ne convenaient pas aux habitants, il l'exempta de toute taxe et l'engagea à revenir avec des marchandises plus appropriées dont il eut soin de lui faire donner la liste.

En résumé, Gia-Long fut en même temps qu'un bon roi, un administrateur habile. Malheureusement, il n'eut pas le temps de jouir des heureux résultats de sa politique. A la fin de 1819, il tomba gravement malade. Au commencement de l'année suivante, il mourut, après avoir désigné, comme successeur, son quatrième fils au détriment des descendants du prince Cảnh mort en 1801.

Minh-Mệnh (1820-1840) (1).

Le successeur de Gia-Long régna sous le nom de Minh-Mệnh. Intelligent et instruit, il laissa des ouvrages d'une haute tenue littéraire. Partisan convaincu du Confuci-

(1) Règne allant de l'assassinat du duc de Berry, 2e fils de Charles X (1820) jusqu'au commencement du ministère de Guizot.

anisme qui était jusqu'alors le principal fondement de la vie de tout le peuple, il était naturellement hostile à toute religion nouvelle. De là vinrent ces persécutions et ces massacres qu'il ordonna contre les missionnaires et leurs disciples, qui cherchaient alors à développer dans le pays le christianisme. D'autre part les mandarins de l'époque étaient sans doute instruits aussi pour la plupart, mais ils étaient d'un esprit borné. Vivant enfermés dans les bornes étroites de leurs connaissances, ils avaient les yeux obstinément tournés en arrière.

Ce fut ainsi que, lorsqu'en 1821, le roi de France lui proposa de favoriser les relations commerciales entre les deux pays, Minh-Mệnh lui adressa une réponse qui témoignait de son peu d'empressement à accueillir ces propositions. En 1822 et 1824, mêmes démarches suivies de la même indifférence. D'autre part, poussé sans doute par son entourage, il se montra de plus en plus froid envers les quelques Français qui restaient à la Cour. Ces derniers finirent par quitter le pays.

A partir de 1824 (1), commencèrent les mesures contre les missionnaires qui propageaient dans le royaume le christianisme dont les principes étaient, selon lui, de nature à abrutir et à corrompre les hommes. En 1833, un missionnaire fut exécuté à Huế et plusieurs Annamites convertis à cette religion furent soumis à de douloureux supplices.

La Cochinchine gouvernée jusque là par Lê-văn-Duyệt, compagnon d'armes de Nguyễn-Phúc-Anh et ami fidèle des Français, était seule à l'abri de ces persécutions. Mais après la mort de ce mandarin, elles la gagnèrent aussi. Minh-Mệnh, qui détestait beaucoup Lê-văn-Duyệt, fit alors profaner son tombeau. Ce fut là la raison pour laquelle le fils adoptif du défunt se révolta contre l'empereur. Au même moment, des révoltes se produisirent un peu partout au Tonkin. Mais les rebelles furent de tous côtés pris et exécutés par les troupes royales Le roi accusa les missionnaires d'a-

(1) Mort de Louis XVIII.

voir encouragé ces soulèvements, aussi redoubla-t-il de sévérité à leur égard.

En 1841, à la suite d'une chute de cheval, il mourut, âgé alors de cinquante ans, laissant, malgré tous les reproches qu'on pouvait lui faire, le souvenir d'un des rois qui a le plus travaillé pour le bien de son peuple.

Thiệu-Trị (1841-1847) (1)

Son fils lui succéda sous le nom de Thiệu-Trị. Celui-ci était tout d'abord mieux disposé que son père envers les étrangers et moins sévère contre les missionnaires. Cependant, il continua, en tout, sa politique. Il laissa en prison les missionnaires qui y étaient enfermés.

En 1843 (2), le commandant d'un navire français, Favin-Levêque vint demander au roi leur mise en liberté. Après trois semaines d'attente, satisfaction lui fut donnée. En 1845, le contre-amiral Cécile intervint en faveur d'un évêque du nom de Lefèvre qui avait été condamné à mort. Celui-ci fut également relâché. En 1847, le commandant Rigault de Genouilly vint à Tourane remettre à Thiệu-Trị une lettre, lui demandant de permettre la liberté de prédication du culte catholique. En attendant la réponse à cette proposition, les officiers français furent surpris de voir que la flotte annamite s'approchait de leurs navires et que, dans les forts, les soldats faisaient des préparatifs de combats. Craignant un coup de surprise, ils firent aussitôt ouvrir le feu. Dès que la flotte annamite fut entièrement détruite, les navires français quittèrent Tourane.

A cette nouvelle, le roi entra dans une violente colère. Il fit publier, de nouveau, dans tout le royaume, les édits de persécution contre les missionnaires et leurs adeptes. Cependant, atteint de maladie, il mourut quelques mois après, le 4 Novembre 1847.

---

(1) Du ministère de Guizot jusqu'aux réunions extra-parlementaires organisées contre ce ministre pour le forcer à accorder des réformes.

(2) L'Anglais Pritchard, consul à Taïti, souleva les indigènes contre les Français qui venaient d'acquérir cette île (1843).

Tự-Đức (1847-1883) (1)

Tự-Đức monta sur le trône de son père à l'âge de dix-neuf ans. Intelligent, laborieux, il était un modèle de piété filiale. Avide de savoir, il se passionnait pour l'étude. C'était un des lettrés les plus éclairés du pays. Il a composé lui-même plusieurs ouvrages en caractères vulgaires pour l'éducation de son peuple. Il ne s'opposait nu lement aux réformes nécessaires au progrès du royaume; cependant il en fut toujours écarté par son entourage immédiat qui restait réfractaire à toutes les idées modernes. Quelques-uns de ses sujets qui ont été, à l'étranger, témoins des changements irrésistibles qui bouleversaient, à partir du XVIIe siècle, les pays d'Europe, ont essayé, à leur retour, de faire comprendre, aux mandarins de l'époque, la nécessité pour leurs compatriotes d'entrer en relations avec les principales puissances occidentales en vue d'apprendre leurs sciences et leurs industries, mais leurs suggestions restaient toujours stériles.

Ce fut ainsi que les ports restaient fermés au commerce étranger et que les persécutions continuaient contre les missionnaires. De 1848 à 1851, Tự-Đức fit publier deux édits qui fixaient les peines de plus en plus sévères contre les apôtres du Christianisme et leurs adeptes. En 1851, quatre missionnaires dont un Espagnol furent exécutés. D'autres exécutions eurent lieu en 1857-1858. La France et l'Espagne se décidèrent alors à agir de concert contre l'Annam. Le 30 Août 1858, une flotte franco-espagnole composée de quatorze unités et chargée de trois mille soldats arriva à Tourane, sous le commandement de l'amiral français Rigault de Genouilly. Au bout de quelques heures de bombardement, ce port tomba aux mains des Français. Rigault de Genouilly avait conçu le projet d'aller ensuite attaquer Huế, mais ayant vu, d'une part, que partout les mandarins annamites redoublaient leurs mesures de défense et ayant appris, d'autre part, qu'une armée de dix mille hommes allaient venir, il

1 Des réunions extra-parlementaires formées contre Guizot jusqu'au milieu de la présidence de J. Grévy

renonça à son dessein. On lui conseilla alors d'aller entreprendre la conquête du Tonkin, où il pouvait compter, pour cela, sur le concours des partisans de la dynastie déchue des Lê et des indigènes catholiques qui étaient, aux dires des missionnaires, prêts à s'allier à la cause française. Mais l'amiral ne se rangea pas à cet avis. Jugeant que la conquête de la Cochinchine était plus facile, il confia Tourane à un de ses lieutenants et se dirigea, avec tout ce qu'il avait de soldats, vers Saigon. Les troupes royales défendirent de leur mieux la citadelle, mais, avec leurs armes antiques, elles n'étaient pas capables de résister aux coups de canons et de fusils modernes de leurs adversaires. Aussi, au bout de deux jours de combats, la ville fut-elle prise (17-18 février 1859).

Fatigué alors par le climat du pays, Rigault de Genouilly demanda son congé. Il fut remplacé par l'amiral Page qui arriva, vers la fin de 1859, avec la mission d'engager le roi à autoriser la liberté de commerce et de prédication du christianisme pour avoir la paix. Mais la plupart des mandarins s'obstinèrent à ne pas accepter sa proposition.

A cette époque, la France et l'Angleterre étaient en guerre contre la Chine. Page reçut l'ordre de s'y porter avec ses troupes. Il laissa alors à Saïgon, une garnison de mille hommes au commandant d'Ariès, et alla, avec le reste de son armée, rejoindre les troupes françaises en Chine. La Cour d'Annam s'empressa de profiter de cette occasion pour reprendre la lutte. Mais, malgré la bravoure des ses généraux dont le principal fut Nguyễn-Tri-Phương qui se révélait excellent tacticien dans la construction des remparts de Kỳ-Hoà ou Chi-Hoà, elle ne put remporter aucun avantage, tant les Français étaient mieux exercés et mieux armés que ses soldats.

Dès le commencement de 1861, elle entra dans la période des grandes défaites. A cette date, la Chine venait de signer la paix avec l'Angleterre et la France. Celle-ci envoya, aussitôt en Annam, le général Charner avec une armée de trois mille cinq cents hommes et une flotte nombreuse. Vingt jours après son arrivée, le nouveau général, attaqua les forts de Chi-Hoà. Une bataille sanglante eut lieu à la suite de laquelle un

grand nombre de nos soldats et deux de nos généraux furent tués. De leur côté, les Français perdirent plus de trois cents hommes. Charner s'empara peu à peu des provinces de Thủ-Đầu Một, de Tây-Ninh et de Mỹ-Thọ. A la suite de ces défaites nos généraux qui se voyaient impuissants contre les Français, proposèrent à la Cour de demander la paix. Mais à Huế les mandarins rejetèrent obstinément leur proposition, les obligeant à se défendre jusqu'au bout.

A la fin de 1861 (1) Charner fut remplacé par l'amiral Bonard. Celui-ci continua, à son arrivée, la conquête des autres provinces de la Cochinchine. Il prit successivement Biên-Hòa, Baria, puis Vĩnh-Long (avril-mai 1862).

A ce moment, des révoltes importantes se produisaient au Tonkin. Tự-Đức dut donc se résoudre à signer, avec la France et l'Espagne, le traité de paix et d'amitié du 5 Juin 1862 (2). En vertu de ce traité, il devait céder au Gouvernement français les trois provinces dites orientales de Gia-Định, Biên-Hoà, Mỹ-Thọ et Poulo-Condore, payer, en dix annuités, à la France et à l'Espagne, une indemnité de vingt millions de francs, autoriser la liberté de prédication du christianisme et ouvrir au commerce plusieurs ports du royaume.

Tự-Đức ne se sépara qu'à regret de ces trois territoires dont la conquête avait coûté tant de peine à Nguyễn-Phúc-Anh. Aussi, en 1863 (3), envoya-t-il en France une ambassade dirigée par le mandarin Phan-Thanh-Giảng pour en négocier le rachat. Mais ce fut sans succès : le ministre Chasseloup-Laubat s'y opposa. En 1865, afin d'avoir une idée exacte de la situation de l'Annam, il rappela, auprès de lui, l'amiral de la Grandière, successeur de l'amiral Bonard. Après un court séjour en France, de la Grandière revint en Annam. De nombreuses révoltes se produisirent alors contre les Français non seulement dans les trois provinces orientales, mais encore au Combodge où, Doudart de Lagrée avait, en 1863, réussi à faire accepter le protec-

(1) Origines de l'expédition du Mexique sous Napoléon III.
(2) Intervention de Napoléon III au Mexique.
(3) Victoires des Français à Puebla et à Mexico.

torat français par le traité du 11 avril 1863 (1). Un bonze du nom de Pu-Kâm-Bô, se disant petit-fils du roi cambodgien Nac-Ong-Chân, se révolta, à cette époque, contre le nouveau roi Norodom. Le Gouvernement français soupçonna les mandarins annamites d'avoir provoqué et soutenu cette révolte. Aussi, en 1867, entreprit-il la conquête des trois autres provinces dites occidentales.

Le mandarin Phan-Thanh-Giảng fut désigné pour prendre le commandement des troupes contre les Français. Mais se voyant incapable de lutter, et voulant épargner à ses administrés les malheurs d'une guerre qu'il jugeait, avec raison, inutile, il n'hésita pas à se soumettre simplement à la France. Le 5 Juillet 1867, il se donna la mort par le poison après avoir fait à ses enfants les plus sages recommandations. Les médecins français lui prodiguèrent les soins les plus dévoués et lui proposèrent de prendre un contre-poison, mais, inébranlable dans sa sublime résolution, le vénérable vieillard préféra plutôt mourir que vivre avec l'amer regret de n'avoir pu accomplir la mission qu'on lui avait confiée. Il s'éteignit ainsi à l'âge de soixante-quatorze ans, laissant le souvenir d'un mandarin intègre et animé des meilleurs sentiments envers son roi et son peuple.

La Cochinchine tout entière devint, dès lors, une colonie française. L'administration en fut d'abord confiée à des amiraux-gouverneurs qui s'occupèrent activement de la pacifier et de la mettre en valeur. De grands travaux publics furent entrepris en vue d'assainir le pays. Des écoles publiques furent ouvertes pour enseigner aux indigènes le quốc-ngữ. Des voies de communication furent améliorées et multipliées. C'est à ces amiraux-gouverneurs dont les principaux furent Bonard, de la Grandière et le Myre de Vilers et à leurs dévoués collaborateurs tels que Luro, Aubaret, Philastre..... que la Cochinchine doit son rapide développement. En 1879 (2), les amiraux-gouverneurs furent remplacés par les gouverneurs civils qui continuèrent ar-

(1) Ce traité fut complété par celui du 17 Juin 1884, par lequel le roi Cambodgien acceptait toutes les réformes jugées nécessaires par le Gouvernement du protectorat français.

(2) J. Grévy succéda à Mac-Mahon.

demment l'œuvre de leurs devanciers. Grâce à leur activité et à leur esprit d'organisation, la Cochinchine est devenue, aujourd'hui, l'une des plus belles colonies françaises.

Conquêtes du Tonkin (1873 et 1882) (1).

Première conquête. — Après la prise de la Cochinchine les Français voulaient établir une ligne de pénétration qui leur permît d'aller jusqu'en Chine. A cet effet, une mission d'études fut confiée, au mois de Juin 1866 (2) au capitaine de frégate Doudart de Lagrée auquel furent adjoints le lieutenant de vaisseau Francis Garnier, les docteurs Thorel et Joubert, l'enseigne de vaisseau Delaporte et un attaché du ministère des Affaires étrangères, le vicomte de Carné. Après avoir navigué sur le Mékong, cette mission atteignit le Yunnan en octobre 1868, après avoir perdu son chef en route. A cette même époque, il y avait, au Tonkin, un Français du nom de Jean Dupuis qui entretenait, depuis quelques années, des relations de commerce avec le vice-roi du Yunnan. Celui-ci l'avait chargé de lui fournir sept mille fusils à tir rapide et diverses armes pour lui permettre de réprimer les insurrections musulmanes qui troublaient alors tout le pays. Jean Dupuis accepta cette commande, puis, en compagnie d'un autre Français du nom de Millot, se rendit d'abord à Shanghaï où ce dernier était alors commerçant, et ensuite en France pour effectuer les achats nécessaires. A son retour, il s'adressa au gouverneur de la Cochinchine pour demander son appui afin de lui permettre de naviguer sur le Fleuve-Rouge qui était la voie la plus directe du Tonkin au Yunnan. Par cette voie qui était six fois plus courte que celle du Yan-Tsé qu'il suivait auparavant, il pouvait éviter le paiement des droits de douanes intérieures qui frappaient alors toutes les marchandises de passage dans le territoire chinois. L'amiral Dupré envoya, à cet effet, au Tonkin, le commandant Senez avec un navire

(1) Pour plus de détails, voir Revue indochinoise nos 3 à 8 de Mars à Octobre 1923, où nous avons puisé les principaux renseignements relatifs à ces conquêtes.

(2) Victoire de la Prusse sur l'Autriche à Sadowa.

de l'Etat le « Bourayne ». « Cet officier avait déjà exploré les côtes du Tonkin au commencement de cette année 1872, et pourchassé avec vigueur les pirates annamites et chinois, coulant leurs jonques à coups de canons et pendant les prisonniers aux vergues de son navire ». A son passage à Bắc-Ninh, Senez apprit l'arrivée à Quảng-Yên de J. Dupuis et de Millot qui venaient de Hong-Kong avec trois navires chargés d'armes, de munitions et diverses marchandises. Il alla aussitôt trouver l'envoyé de la Cour pour lui proposer d'accorder la liberté du commerce sur le Fleuve Rouge. Mais ce mandarin qui n'avait encore reçu, à ce sujet, aucun ordre du pouvoir central, n'osait rien décider. Il demanda alors le temps d'attendre l'avis de la Cour pour se prononcer. Après une longue attente, J. Dupuis passa outre et continua son voyage jusqu'au Yunnan où il arriva, vers la fin de 1872, sans aucun incident, même à son passage devant les postes occupés par les Pavillons noirs ou les Pavillons jaunes.

Le vice-roi du Yunnan et ses mandarins qui tiraient de grands profits de l'exploitation des mines de cuivre et d'étain de leur province, voulaient également voir le Fleuve-Rouge libre à la navigation, car cette voie leur permettrait de réaliser de beaux bénéfices en faisant écouler, à peu de frais, par l'intermédiaire de J. Dupuis, les minerais exploités sur les marchés de Canton et de Hong-Kong. Aussi firent-ils au commerçant français l'offre de mettre à sa disposition une armée de dix mille hommes pour l'aider à « imposer par la force la liberté de navigation » de ce Fleuve en territoire annamite. Mais J. Dupuis refusa cette offre et « accepta seulement une escorte de cent cinquante soldats yunnanais » avec laquelle il revint, en mai 1873 (1), au Tonkin, suivi de jonques chargées de minerais. Il envoya ensuite son compagnon Millot d'abord en Cochinchine pour informer l'amiral de la situation du Tonkin et ensuite à Hong-Kong pour vendre ces minerais. Quant à lui, il se fixa à Hà-nội, dans la rue qui porte son nom, et, de concert avec deux Chinois, il acheta, pour le compte des commerçants yunnanais, du riz et du sel dont l'exportation était alors interdite par la loi. C'est pourquoi le mandarin

(1) Libération par Thiers du territoire français occupé par les Prussiens.

Nguyễn-Tri-phương s'y opposa. Mai J. Dupuis ne tint aucun compte de son opposition, alléguant que le permis qui lui avait été accordé par les autorités chinoises lui suffisait pour exporter ces produits et les transporter par le Fleuve-Rouge. Il ne comprenait pas que la Chine n'avait, en somme, aucun droit de ce genre sur notre pays et qu'elle n'y pouvait rien faire sans l'assentiment préalable de notre roi : la suzeraineté dont elle jouissait n'était qu'apparente et qu'elle se bornait uniquement à des envois réguliers de tributs. Cependant, afin d'éviter toute complication entre le Gouvernement français de Saigon et la Cour d'Annam, les autorités indigènes se contentèrent de demander à J. Dupuis de ne pas enfreindre les lois du pays. Mais le commerçant français ne fit aucun cas de leurs avis, pas même de ceux de Mgr. Puginier dont nos mandarins avaient sollicité l'intervention. Nguyễn-Tri-Phương dut donc arrêter ses deux compagnons chinois. En réplique, J. Dupuis fit incarcérer dans une de ses jonques le commandant de la place de Hà-nội et le tri-huyện de Thọ-Xương (Hà-nội actuel). Les autorités ne savaient alors que faire: d'un côté, l'ordre leur avait été donné d'éviter toute difficulté, et de l'autre, J. Dupuis s'obstina dans son intention personnelle, s'appuyant toujours sur l'autorisation qu'il avait reçue des autorités chinoises.

Enfin, la Cour envoya à Saigon une ambassade pour présenter à l'amiral Dupré ses récriminations contre Dupuis. Les ambassadeurs arrivèrent juste au moment où l'amiral songeait à l'occupation du Tonkin. Déjà, il avait, auparavant, écrit au ministre pour lui faire comprendre la nécessité de cette occupation et lui demander l'autorisation d'y procéder avec les seules troupes dont il disposait sans avoir besoin d'aucun renfort. Dupré alla même jusqu'à demander au ministre qui s'était opposé à sa proposition, de prendre sur lui la responsabilité de l'entreprise. Le différend J. Dupuis et l'arrivée des ambassadeurs étaient donc pour l'amiral une bonne occasion d'intervenir au Tonkin. Il y envoya aussitôt le lieutenant de vaisseau Francis Garnier qu'il avait fait venir de Shanghai. Cet officier, arriva au

Tonkin le 5 Novembre 1873 avec un envoyé de la Cour et une troupe de cent quatre-vingts hommes. Partout où il passa, il fut bien accueilli par les autorités qui croyaient voir en lui l'homme tout prêt à trancher, comme il convenait, le différend qui les inquiétait. Mais quelle ne fut pas leur surprise lorsque, à son arrivée, Francis Garnier ne s'occupa guère de ce différend et proclama qu'il avait été envoyé au Tonkin pour y réprimer la piraterie et y « poser les bases d'un traité ouvrant le Fleuve-Rouge à la navigation ». Le maréchal Nguyễn-tri-Phương lui proposa d'attendre, pour la conclusion d'un tel traité, l'arrivée d'un plénipotentiaire de Huế. Mais Francis Garnier rejeta sa proposition. « Il prit la résolution de renoncer à des discussions stériles » (1).

Le 14 Novembre 1873, « il faisait notifier par le d'Estrées, aux consuls européens des ports ouverts chinois la décision (2) suivante :

« 1°) Le Fleuve-Rouge est ouvert à la navigation du commerce à compter du 15 Novembre de l'année 1873 ;

2°) Il sera exclusivement réservé à la navigation du commerce des navires français, espagnols et chinois ;

3°) Les droits de douanes à percevoir sont fixés au 3°/o de la valeur totale du chargement ;

4°) Pour les navires venant de Saigon, ces droits sont réduits de moitié sur la valeur totale du chargement ;

5°) Pour les navires venant de la province chinoise du Yunnan, les droits seront aussi réduits de moitié sur la valeur totale du chargement ».

Nos mandarins voyaient bien dans cette mesure une contravention évidente au traité de 1862, mais ils étaient impuissants à en empêcher l'exécution. Craignant une attaque imprévue de la part des troupes françaises nouvellement arrivées à Hà-nội, ils se mirent à prendre des mesures propres

---

(1) Dans une de ses lettres du 10 Octobre 1873, il avait écrit : « j'ai carte blanche, l'amiral s'en rapporte à moi. En avant donc pour cette vieille France »

(2) Extrait de la Revue indochinoise de Mars-Avril 1923 P. 302

à la défense de la citadelle. A ces mesures, Francis Garnier répondit par un acte d'énergie. Déjà, le 10 Novembre, il avait écrit: « Il n'y a qu'un coup d'éclat qui puisse rétablir le prestige et l'autorité dont je suis investi. Ce coup d'éclat, j'y suis décidé, j'attaquerai avec mes 180 hommes la citadelle, j'arrêterai le maréchal et je l'enverrai à Saigon ».

« Deux canonnières, l'Espagnole et le Scorpion étaient arrivées à Hà-nội le 12 et le 13 novembre, la compagnie de débarquement du d'Estrées, mouillé au Cửa-Cấm était appelée à Hà-nội et le 19, Garnier envoyait à la citadelle un ultimatum resté sans réponse. Ce même soir, il donna ses ordres pour l'attaque ».

Le 20 novembre 1873, cette attaque commença à six heures du matin. Au bout d'une heure à peine, Francis Garnier s'empara de la citadelle. Le mandarin Nguyễn-tri-Phương fut blessé et fait prisonnier. Pour ne pas survivre à sa défaite, il refusa tous les soins qui lui étaient donnés et s'abstint, pour mourir, de toute nourriture.

Après Hà-nội, Francis Garnier procéda à la conquête des principales provinces du Tonkin. Ninh-Bình fut pris par six soldats sous le commandement d'un enseigne de vaisseau du nom de Hautefeuille. Un autre officier français, Balny d'Avricourt aidé d'un sous-lieutenant du nom de Trentinian s'empara, au bout d'une vingtaine de jours, de Hưng-Yên, Phủ-Lý et Hải-dương. F. Garnier lui-même occupa, le 11 décembre, la citadelle de Nam-Định où il installa le docteur Harmand comme gouverneur pour « organiser la province et former une milice ». Bref, le 11 décembre 1873, presque tout le delta tonkinois étaient tombé aux mains des Français. F. Garnier y créa des milices et utilisa à son service, les mandarins qui s'étaient offerts à lui.

A cette époque, il y avait au Tonkin un Chinois du nom de Lưu-Vĩnh-Phúc, chef des Pavillons noirs, débris des bandes de T'ai-P'ing (1) qui désolaient, en ce temps-là, la Chine. En

(1) En Chine, en 1850, une épouvantable révolte, précurseur du Bolchevisme, ensanglanta pendant 14 ans le midi de la Chine.

Un paysan, Hon-sin-Tsuen, illuminé par certaine lecture, organisa, une bande de fanatiques qui grossit rapidement de jour en jour.

1871, Tự-Đức lui avait accordé, après sa soumission, le gouvernement du territoire de Lao-Kay, alors infesté de pirates que la Cour était impuissante à réduire. Phúc était donc devenu le chef de toute cette région et il avait le privilège de jouir de tous ses revenus. En 1873, il vint offrir ses services au général annamite commandant la province de Sơn-Tây. Le roi Tự-Đức lui accorda le titre de Đề-Đốc.

« Le 21 Décembre 1873, Garnier après avoir passé une heure en compagnie de Mgr. Puginier, s'est rendu chez les ambassadeurs qui logent en face dans les yamens du maréchal Nguyễn pour savoir ce que ceux-ci avaient à lui proposer. Comme il était en conférence avec eux, on est venu le prévenir que les Pavillons noirs attaquaient la ville à la porte de l'ouest. M. Garnier s'est dirigé immédiatement au pas de course de ce côté en disant à son domestisque d'aller lui chercher son révolver et de le lui apporter sur les remparts, mais il avait déjà été devancé par quelques-uns de ses hommes et quelques coups de chassepots avaient suffi pour faire disparaître les bandits » (1). Francis Garnier se mit aussitôt à la poursuite de l'ennemi. Mais arrivé à une digue située au village de Thủ-Lệ, il tomba brusquement dans un fossé. Les Pavillons noirs qui s'étaient cachés derrière les touffes de bambous se précipitèrent sur lui et lui coupèrent la tête (21 décembre 1873). Dans cette même journée succomba aussi l'enseigne Balny d'Avricourt, près de la pagode qui porte aujourd'hui son nom.

Quelques jours après la mort de Garnier, arriva au Tonkin l'ancien officier de marine Philastre, alors inspecteur

---

Ces rebelles appeles T'ai-P'ing, c'est-à-dire « gens de la grande paix » déclarèrent vouloir régénérer la Chine, établir un régime d'égalité donnant à chacun selon ses besoins.

Ce paysan prit le nom de roi du Ciel, Tiên-Wang et ravagea, avec ses bandes les plus riches provinces chinoises. 600 villes furent brûlées, 20 millions d'êtres humains disparurent pendant ces 14 années de massacre, de ravage, de pillage.

Les monuments merveilleux, œuvres de générations nombreuses disparurent dans la tourmente. Les grandes villes de Nankin de King-Te-Tcheu, de Hang-Tcheou-Fou, furent détruites. (Extrait de l'Avenir du Tonkin numéro du dimanche 11 mai 1924).

(1) Revue indochinoise mars-avril 1923.

des affaires indigènes de Cochinchine. L'amiral Dupré l'avait désigné pour le Tonkin avec toutes les instructions nécessaires, dès qu'il avait appris les premières batailles engagées par Garnier. Philastre était accompagné d'un mandarin de la Cour de Huế. Homme doué d'un grand esprit de justice, il désapprouvait complètement la conduite de J. Dupuis. A son arrivée à Hải-dương, il ordonna l'évacuation de la citadelle, puis il se rendit, avec l'envoyé de la Cour, à Hà-nội. Le 5 Janvier 1874, il signa avec ce dernier une convention en vertu de laquelle les troupes françaises devaient évacuer les territoires conquis par Garnier.

Le 15 Mars de la même année, l'amiral Dupré signa lui-même, avec deux représentants du roi d'Annam, un nouveau traité de paix et d'alliance destiné à compléter celui du 5 Juin 1863. Par ce traité, « la France rendait toutes « les villes du Tonkin dont Garnier et ses lieutenants s'é- « taient emparées. Elle reconnaissait la souveraineté de « l'Annam et son indépendance vis-à-vis des puissances « étrangères. Elle s'engageait à lui donner gratuitement « l'appui nécessaire pour maintenir dans ses Etats l'ordre « et la tranquillité, pour le défendre contre toute attaque « et pour détruire la piraterie qui désolait une partie des « côtes du royaume. Dans ce but, elle lui faisait cadeau de « cinq bâtiments à vapeur, de cent canons et de mille « fusils avec les munitions nécessaires. Elle lui faisait re- « mise en outre du reliquat de l'indemnité de guerre que « l'Annam n'avait pas encore entièrement payée. Enfin « elle s'engageait à mettre à la disposition du roi des « instructeurs militaires et marins au nombre suffisant pour « reconstituer son armée et sa flotte, des ingénieurs et des « chefs d'ateliers pour diriger les travaux qu'il voudrait faire « entreprendre, des homme experts en matière de finances « pour organiser le service des impôts et des douanes, des « professeurs pour fonder un collège à Huế.

« En reconnaissance de cette protection et de ces services, « Tự-Đức s'engageait à conformer sa politique extérieure à « celle de la France et à ne rien changer à ses relations

« diplomatiques telles qu'elles existaient au moment de la « signature du traité. Dans aucun cas, le roi d'Annam ne « pourrait faire avec une nation un traité en désaccord « avec celui qu'il avait conclu avec la France et sans en « avoir préalablement informé le gouvernement français. La « Cour de Huế reconnaissait en outre la pleine souveraineté « de la France sur six provinces de la Cochinchine cédées « en 1862 ou annexées en 1867. Elle accordait la liberté « religieuse aux missionnaires européens et aux chrétiens « indigènes. Enfin, elle autorisait le commerce entre la mer « et le Yunnan par le Fleuve-Rouge (1). »

Ce traité ne réussit pas à faire revenir la paix dans le royaume. Des révoltes continuèrent à se produire de tous côtés. En Annam, les habitants de religions diverses s'entredéchirèrent; au Tonkin, les soi-disant descendants des Lê apparurent; dans la Haute-région, les Pavillons noirs et jaunes continuèrent à terroriser le pays. Les révoltés étaient, dans certaines régions, soutenus par des mandarins qui partageaient leur opinion. La Cour ordonna de les réprimer, ce qui les exaspéra davantage, eux qui s'étaient donné pour mission de « lutter contre les Français pour défendre le pays, la civilisation et les institutions que leur avaient légués depuis des siècles leurs ancêtres ». Vers la fin de 1881, deux voyageurs français munis de passeports réguliers pour se rendre au Yunnan furent attaqués, en cours de route, par des mercenaires chinois. Nos mandarins étaient incapables de les protéger.

De son côté, le roi envoya, en 1876 (2), comme par le passé, des ambassadeurs en Chine, montrant ainsi qu'il se reconnaissait encore son vassal, Cet acte qui était une contravention flagrante au traité de 1874 était dicté par le vain espoir qu'il avait de compter sur l'appui de la Chine pour maintenir son indépendance.

Seconde conquête du Tonkin (1882) (3). — Cette situation entraîna de nouvelles guerres. Le 20 Mars 1882, le capitaine

(1) D'après les Notions d'Histoire d'Annam par M. M. Maybon et Russier

(2) Elections législatives.

(3) Vote de la loi rendant l'enseignement obligatoire en France.

de vaisseau Henri-Rivière fut désigné par le gouverneur de Cochinchine, Le Myre de Vilers, pour prendre le commandement des troupes au Tonkin. Le 3 Avril 1882, il arriva à Hà-nội avec deux avisos deux compagnies d'infanterie de marine, une section d'artillerie et un détachement de tirailleurs annamites. L'arrivée brusque de tant de troupes fit naître, dans l'esprit du gouverneur de Hà-nội, qui était alors le prince Hoàng-Diệu, l'inquiétude d'une guerre prochaine. Aussi, crut-il devoi prendre d'urgence toutes les mesures nécessaires à la défense de la ville. Des troupes furent ainsi rassemblées dans la citadelle. Ces mesures constituaient, aux yeux de Rivière, une «attitude malveillante et hostile». C'est pourquoi, pour parer à toutes les éventualités d'une attaque imprévue, il décida aussitôt la prise de Hà-nội. Il commença d'abord par «mettre en demeure le gouverneur de faire évacuer la citadelle par les troupes qui y étaient rassemblées et de se rendre auprès de lui avec les autres mandarins le lendemain à huit heures du matin». Au cas où le gouverneur n'obtempérerait pas à cet ordre il procéderait à l'attaque de la citadelle.

Le lendemain, 25 avril, n'ayant reçu aucune réponse, il en fit commencer, à huit heures du matin, le bombardement. A dix heures, la citadelle fut prise. Nos soldats, en proie à la panique, se débandèrent. Hoàng-Diệu se donna la mort en se pendant sur un arbre.

A la nouvelle de cette défaite, Tự-Đức décida l'envoi au Tonkin de deux mandarins pour ordonner aux troupes de se replier vers Mỹ-Đức (Sơn-Tây) afin d'organiser, avec le général Hoàng-Kế-Viêm, la défense contre les Français. Mais le résident Rheinart, alors à Huế, vint lui dire que la prise de Hà-nội n'avait jamais été décidée par le Gouvernement français et que, par conséquent, la Cour pouvait envoyer un mandarin pour réoccuper la ville. Deux envoyés royaux furent alors désignés à Hà-nội. Rivière leur rendit la citadelle mais continua à y laisser ses troupes et posa des conditions auxquelles, la Cour encore toute confiante dans les forces des Pavillons noirs et de la Chine, refusa de se soumettre. D'autre part, croyant que la

France était décidée à la guerre, elle se prépara à la défense. Pour cela, elle envoya, en Chine, une ambassade demander secours. L'empereur chinois qui voyait, dans cette occasion, un moyen d'intervenir dans notre pays afin d'y faire flotter de nouveau son drapeau de domination, s'empressa de désigner, pour le Tonkin, trois de ses généraux et une armée qui vint camper à Bắc Ninh et à Sơn-Tây.

A la suite de ces manisfestations d'hostilités et surtout devant l'arrivée des troupes chinoises, la France se décida à une action énergique. Des troupes de renforts furent alors expédiées au Tonkin. A leur arrivée, Rivière confia Hanoi au commandant Berthe de Villers et se rendit à Nam-Định où il arriva le 25 Mars 1883 avec dix bâtiments et trois jonques chargées de troupes. Le 29, l'attaque de la ville commença à sept heures du matin. Nos soldats essayèrent tout d'abord de résister, mais, devant le feu des canonnières françaises, ils ne tardèrent pas à prendre la fuite. Nam-Định tomba enfin aux mains des troupes françaises. Au cours de cette bataille, le lieutenant-colonel Carrau fut mortellement blessé.

La nuit du 29 Mars, lorsque Rivière était encore à Nam-Định, les Pavillons noirs « accompagnés de plusieurs milliers de soldats annamites de Hoàng-Kế-Viêm, attaquèrent la citadelle de Hà-nội, mais furent repoussés par le capitaine Retrouvey ; une sortie du commandant Berthe de Villers les rejeta sur la rive gauche, et passant le fleuve à leur suite, cet officier détruisit un camp de réguliers chinois à Gia-Lâm ». Malgré cette défaite, ces derniers s'avancèrent, chaque nuit, avec des canons traînés par des éléphants, jusqu'à la berge du fleuve, d'où ils bombardèrent vainement la ville.

Le 14 Mai, le chef des Pavillons noirs fit afficher à Ha-nội une proclamation pleine de provocations insolentes et de menaces à l'adresse du commandant et de ses troupes. A ces provocations, Rivière répondit par la guerre. Le 18 Mai 1883, il donna confidentiellement à ses officiers tous les ordres nécessaires, puis le lendemain matin, dès la pointe du jour, les troupes françaises se mirent en marche

La ville était alors complètement déserte. Rivière accompagna la colonne dans une voiture, suivi de plusieurs officiers. A six heures du matin, il arriva au village du « Pont de Papier ». La région était, à ce moment, bien calme. Dans les rizières aussi bien que dans les villages, rien ne décélait la présence de l'ennemi. Tout à coup une fusillade éclata. Ce fut le commencement du combat. Les soldats français firent preuve d'une intrépidité remarquable, mais ils ne purent triompher de la rage des Chinois. Après quelques heures de bataille, le commandant Rivière blessé d'abord à l'épaule, fut frappé d'un coup mortel, en plein cœur. Les Chinois lui coupèrent la tête qu'ils s'empressèrent de présenter à leur chef après y avoir « joint les deux mains avec les manches revêtues des cinq galons d'or » de la victime. Avec Rivière, les Français perdirent, dans ce combat, plusieurs officiers dont les principaux furent le capitaine Jacquin, le commandant Berthe de Villers, le lieutenant de Brisis, l'aspirant Moulun. Vers midi, la colonne, réduite à moins de deux cents hommes, revint à Hà-nội. « La vue des blessés et des morts emportés à grande peine jeta la consternation dans la population indigène».

Dès lors, la ville fut infestée de Pavillons noirs qui incendièrent, le soir même de la bataille, les rues du nord de la ville.

Le 26 Mai, la nouvelle de la mort du commandant Rivière parvint en France. La Chambre vota, aussitôt à l'unanimité, une loi portant ouverture d'un crédit supplémentaire pour le Service du Tonkin et donna immédiatement des ordres pour le départ des troupes de renforts. Dans l'attente de leur arrivée, elle demanda au Gouvernement de la Cochinchine d'expédier au Tonkin toutes les forces disponibles dont il disposait. Le général Bouët fut désigné pour commander le corps expéditionnaire en même temps que l'amiral Courbet qui reçut le commandement de la division navale du Tonkin. Le 7 Juin 1883, le docteur Jules Harmand qui s'était distingué quelques années auparavant dans la prise de Hà-nội, Phủ-Lý, Hải-dương et surtout Nam-Định, fut nommé commissaire général civil de la République au Tonkin. Le 16 Juin, Bouët arriva à

Hà-nội. Après avoir pris toutes les dispositions nécessaires il fit, le 15 Août, sur la route de Sơn-Tây (Combat de Vòng) une démonstration qui lui occasionna de sérieuses pertes. Le premier septembre eut lieu une nouvelle attaque qui infligea un grand échec à l'ennemi. Pendant le même temps, le lieutenant-colonel Brionval s'empara, avec trois cents hommes, de la citadelle de Hải-dương. De son côté, l'amiral Courbet fit bombarder les 18, 19 et 20 Août les forts de Thuận-An. Les troupes royales ripostèrent vigoureusement, mais dès le troisième jour, elles furent vaincues. A la suite de cette défaite, la Cour d'Annam dut signer, le 25 Août 1883, un nouveau traité connu sous le nom de traité Harmand, par lequel elle reconnaissait le protectorat de la France en Annam et au Tonkin. Toutefois, ce traité ne suffit pas encore à assurer la paix: La Chine s'opposa, dans une lettre qu'elle envoya, le 18 Août, au ministère des affaires étrangères français, à l'établissement du protectorat de la France sur le royaume d'Annam. Ses troupes occupaient alors tout le Nord et l'Est du Tonkin, notamment Sơn-Tây et Bắc-Ninh. Au village de Phùng (Sơn-Tây) les Pavillons noirs étaient toujours redoutables. Les mandarins qui avaient encore une grande confiance dans leurs forces pour lutter contre les Français, les soutinrent de leur mieux.

Cette situation entraîna de nouvelles guerres. Vers fin septembre 1883, le général Bouët rentra en France, laissant provisoirement au colonel Bichot le commandement supérieur des troupes au Tonkin. Un mois après, le 25 octobre, celui-ci fut remplacé par l'amiral Courbet à qui le gouvernement conféra, le premier décembre, tous les pouvoirs politiques, civils et militaires au Tonkin.

Le 12 décembre, après avoir reçu des renforts, Courbet décida d'attaquer Sơn-Tây. Bien armé et dix fois supérieur en nombre, l'ennemi fit, pendant trois jours, une résistance acharnée derrière « ses formidables et savantes défenses ». Les troupes françaises perdirent 10°/° de leur effectif. Cependant grâce à leur courage et à leur discipline, elles réussirent, le 17 décembre, à s'emparer de la place après avoir pris

89 canons et tué plus d'un millier d'hommes aux réguliers chinois et aux Pavillons noirs. A la suite de cette victoire, l'amiral allait attaquer Bắc–Ninh lorsqu'il apprit son remplacement par le général Millot. Avec l'arrivée de ce dernier, commença la période des luttes sanglantes contre les Chinois. En mars 1884, le général de Négrier prit Sept-Pagodes et le 12 mars, aidé des marins du commandant de Beaumont, il s'empara de Bắc-Ninh. Les chinois s'enfuirent vers Lạng-Sơn. Le général se mit à leur poursuite et les rejoignit à Phủ-Lạng-Thương. Pendant ce temps, le général Brière-de-l'Isle prit la citadelle de Yên-Thế et de Thái-Nguyên. Hưng-Hóa fut également occupé par les soldats français. Cependant malgré ces victoires partielles, les troupes chinoises étaient encore fortes et nombreuses dans le pays, notamment dans la Haute-région.

Afin d'obtenir leur retrait et ramener, par suite, au Tonkin, la paix nécessaire à l'établissement du gouvernement du protectorat, la France envoya à Tiên-Tsin le commandant Fournier pour y traiter avec la Chine. Après une longue attente. Fournier réussit à faire signer, le 11 mai 1884, un traité en vertu duquel le gouvernement chinois accepta le protectorat de la France en Annam.

Après la signature de ce traité et avant de quitter Tiên-Tsin, Fournier « télégraphia au général Millot que la paix était signée et que d'après les déclarations de Li-Hung-Chang (1), il pourrait occuper Lạng-Sơn ainsi que les autres places du Nord-Est le 9 Juin, Lao-Kay et les places du Nord le 26 Juin ». Cependant, vers fin juin 1884, voyant que les Chinois ne se retiraient pas, Millot envoya à Lạng Sơn le colonel Dugenne et un détachement de mille hommes environ dont quelques centaines de tirailleurs tonkinois. A Bắc-Lệ, Dugenne se heurta, le 23 Juin, à l'ennemi. Après un court combat, les généraux chinois lui envoyèrent une lettre par laquelle, tout en reconnaissant la convention de

(1) Commissaire impérial, premier grand secrétaire d'Etat, gouverneur général de la province de Tcheli.

Tien-Tsin, ils lui firent savoir qu'ils n'avaient pas encore reçu, de leur gouvernement, l'ordre de se retirer. Ils demandèrent donc au colonel un délai pour attendre les instructions précises du pouvoir central. Mais Dugenne refusa leur demande. Une nouvelle bataille s'engagea alors, à la suite de laquelle le colonel dut reculer après avoir subi de lourdes pertes. Dès que la nouvelle de ces luttes parvint en France, le ministre « perdit tout son sang-froid ». Accusant les autorités chinoises de perfidie, il réclama contre elle une vengeance immédiate.

Quelque temps avant cet incident, il avait envoyé à Huế l'ancien ministre plénipotentiaire à Pékin, Patenôtre, pour étudier avec la Cour la révision du traité Harmand signé le 25 Août 1883. Patenôtre réussit à faire remplacer ce traité par celui du 6 Juin 1884 dont les principales clauses sont encore en vigueur de nos jours. Après la signature du nouveau traité, il fit détruire, en présence des ministres de la Cour et du résident Rheinart à Huế, le sceau que l'empereur chinois avait donné autrefois à Gia-Long en lui conférant l'investiture.

Il fallait maintenant venger les soldats victimes du « guet-apens de Bắc-Lệ » et contraindre les autorités chinoises à réconnaître le traité qu'elles avaient signé le 11 Mai 1884. A cet effet, le gouvernement français chargea l'amiral Courbet du soin de diriger les opérations militaires sur les côtes de la Chine. Les troupes françaises bombardèrent Fou-Tcheou où elles détruisirent la flotte chinoise du 23 au 28 Août et établirent enfin le blocus devant Formose. Après Kelung, Courbet s'empara des Pescadores.

Au même moment, de nombreux Chinois vinrent de Kouang-Toung et de Kouang-si renforcer leurs compatriotes au Tonkin. La situation était donc inquiétante. Le général Millot qui attendait vainement l'arrivée de nouveaux renforts, demanda son congé. Son successeur, le général Brière de l'Isle, continua la lutte, aidé par le général de Négrier. Après de dures et sanglantes batailles à Lục-Nam, Chu, Hạ-Hồ, Yên-Bác, Phố-Vi . . . et surtout à Kep, les Français s'emparèrent,

le 13 février 1885, de Lạng-Sơn. Đồng-Đăng fut également occupé. Les Chinois repoussés jusqu'à la porte de Chine, se réfugièrent à Long-Tcheou.

Pendant que de Négrier remportait, au prix de mille difficultés et de grosses pertes, ces victoires, son collègue, le général Dominé, à la tête de six cents hommes seulement fut assailli dans la citadelle de Tuyên-Quang par une armée forte d'environ mille cinq cent Pavillons noirs venant de la direction du Fleuve-Rouge et de la Rivière-Claire. Le siège dura plus d'un mois durant lequel l'ennemi livra de terribles combats, mais il ne parvint pas à s'emparer de la place. Dominé lui opposa une résistance héroïque, grâce à laquelle, Brière-de-l'Isle eut le temps d'envoyer à son secours les troupes revenant de Lạng-Sơn. Ces renforts réussirent à débloquer la place. Le siège de Tuyên-Quang fut un des plus longs, des plus sanglants et des plus désastreux pour les troupes françaises. Dominé perdit un tiers de ses hommes tandis que la garnison qui vint à son secours fut réduite d'un quart de son effectif.

Tuyên-Quang venait à peine d'être sauvé que déjà Lạng-Sơn retomba aux mains des Chinois. Fixés à Long-Tcheou après la défaite que de Négrier leur avait infligée le 13 Février 1885, les Célestes revinrent plus nombreux jusqu'à Kỳ-Lừa. De Négrier envoyé contre eux fut grièvement blessé. Le lieutenant-colonel Herbinger prit, à sa place, le commandement des troupes, mais il perdit tout sang-froid et ordonna la retraite, alors que l'ennemi fuyait. Lạng-Sơn fut évacué. Les troupes françaises se replièrent sur Đồng-Đăng et Thanh-Muội, puis sur Chu et sur Kep. Les Chinois redevinrent ainsi maîtres de la région de Lạng-Sơn.

Pour comble de malheurs, les Pavillons noirs, renforcés des troupes recrutées par quelques anciens mandarins de la Cour, reprirent leur offensive à Hưng-Hóa et à Lâm-thao. La situation était critique Brière de-l'Isle en informa le Parlement et demanda de nouveaux renforts.

Dès que la nouvelle de la retraite de Lạng-Sơn parvint en France, le gouvernement télégraphia aussitôt à son représentant

à Pékin pour le charger de proposer à la Cour impériale la suspension des hostilités. D'un autre côté, il nomma, le 12 Août 1885, le général de Courcy commandant en chef du corps expéditionnaire du Tonkin.

La Chine, qui ne voyait alors aucun profit à tirer des guerres déjà longues qu'elle avait soutenues non sans peine contre la France, consentit à accepter la paix. Un nouveau traité fut donc signé à Tiên-Tsin le 9 Juin 1885. Par ce traité elle renonça définitivement à sa suzeraineté sur l'Annam, ordonna le retrait de ses troupes et reconnut l'établissement du Protectorat français sur l'Annam. En compensation, la France lui fit remise de toutes les indemnités de guerre qu'elle devait payer en vertu des conventions antérieures et lui rendit toutes les places dont l'amiral Courbet et ses collaborateurs s'étaient emparées en 1884.

Le dernier traité de Tiên-Tsin mit fin à la période des luttes sanglantes au Tonkin. Mais des troubles n'étaient pas complètement réprimées. A Huế, certains mandarins cherchèrent encore le moyen de résister contre l'autorité française. Tự Đức qui mourut, en Juillet 1883, ne laissa aucun enfant mâle. Avant de mourir, il avait désigné pour lui succéder, un de ses fils adoptifs, Dục-Đức. Mais celui-ci fut déposé au bout de trois jours de règne par une révolution de palais qui le remplaça par Hiệp-Hòa, frère de Tự-Đức. Hiệp-Hòa fut couronné, le 21 Juillet 1883. Son règne ne dura que quatre mois. Le 30 Novembre 1883, il fut déposé par une nouvelle faction qui mit à sa place un de ses frères qui monta sur le trône sous le nom de Kiến-Phúc. Le nouveau souverain régna pendant huit mois. Le 31 Juillet 1884, il mourut. Son jeune frère, âgé de treize ans, lui succéda sous le nom de Hàm-Nghi. Il fut couronné le 2 Août 1884.

Sous le règne de ce dernier, le mandarin Tôn-Thất-Thuyết qui était hostile aux Français tenta contre eux un dernier effort. Pendant la nuit du 5 Juillet 1885, il leva des troupes et attaqua à l'improviste la garnison française de Huế. Mais vaincu, il prit la fuite, emmenant avec lui le

jeune roi. Hàm-Nghi fut alors déclaré déchu et remplacé par l'empereur Đồng-Khánh, père de S. M. Khải-Định, roi actuel.

Đồng-Khánh fut un ami sincère de la France. Il se montra, dès son avènement, plein d'attachement pour la nation protectrice. Cependant, son entourage ne voyait pas encore, comme lui, d'un bon œil le Gouvernement du Protectorat. Des révoltes continuèrent un peu partout. Des bandes de pirates infestaient les villages.

Malgré ces troubles, la France était fermement décidée à réorganiser le pays pour le mettre en valeur. Elle y envoya, à cet effet, en 1886, un des plus grands savants français, Paul-Bert, en qualité de résident-général de l'Annam-Tonkin. Dès son arrivée, Paul-Bert se mit activement à l'œuvre. Il sut prendre, en faveur des indigènes, des mesures pleines de bienveillance : remise d'impôts, secours aux victimes d'inondations ou d'incendies, construction des digues pour mettre la population à l'abri des inondations etc. . . . Il eut, le premier, l'idée de former un conseil de notables destiné à lui donner son avis sur toutes les questions relatives à l'administration du pays. Malheureusement, il n'eut pas le temps de mettre à exécution le vaste programme qu'il s'était tracé. Il succomba, le 11 Novembre 1886, soit sept mois après son arrivée « aux fatigues excessives qu'il s'était imposées ». Cependant, il eut le grand mérite d'avoir tracé à ses successeurs la route à suivre.

Đồng-Khánh mourut en 1889. Il eut pour successeur Thành-Thái qui régna jusqu'en 1907, date à laquelle il fu remplacé par son fils Duy-Tân, prédécesseur de S. M. Khải-Định.

Les résidents et gouverneurs généraux, qui succédèrent à Paul-Bert depuis 1886, s'occupèrent activement d'abord de la pacification du pays et ensuite de sa mise en valeur. Grâce à leur grand esprit d'organisation et surtout sous l'action énergique d'officiers d'élite, tels que Pennequin, Galliéni... la paix est revenue peu à peu dans le royaume. Les habitants des montagnes comme ceux de la plaine prenaient rapidement conscience de leur véritable intérêt et devenaient vite d'excellents auxiliaires du Gouvernement du Protectorat.

Des missions d'études (1) dirigées par des savants, des ingénieurs et des administrateurs français se mirent alors à parcourir le pays en tous sens pour étudier sa géographie ses ressources et ses besoins. Grâce à leurs travaux, un programme rationnel de mise en valeur a pu être élaboré. Et, pour exécuter ce programme, des capitaux, de l'outillage, des voies de communication, la science des ingénieurs français étaient indispensables. Fidèle à la haute mission civilisatrice qu'elle s'est assignée dans le monde, la France ne nous a rien ménagé et « nous avons vu, par vagues successives, des emprunts renouvelés déverser » sur notre pays « leur nappe féconde ». L'agriculture qui constituait une de nos principales sources de revenus, a tirait et attire encore tout particulièrement sa bienveillante sollicitude. Pendant que de grands savants français passent leur temps dans le silence de leur laboratoire pour étudier la composition de notre sol afin de lui faire produire le meilleur rendement possible, d'habiles ingénieurs se livrent, avec un dévouement inlassable, à de grands travaux d'irrigation qui nous mettent à l'abri de la sécheresse, et à la construction de solides digues qui nous protègent contre un autre fléau non moins redoutable, l'inondation. En vue de nous permettre de faire écouler, non seulement dans toute l'étendue de notre pays, mais encore chez nos voisins, les richesses chaque jour mieux exploitées

(1) C'est à elles que la France doit l'établissement de son protectorat sur le Laos, territoire sur lequel l'empereur d'Annam et le roi du Cambodge avaient toujours exercé auparavant des droits de suzeraineté.

Formé d'un certain nombre de principautés dont les plus importantes étaient celles de Vientiane, de Luang-Prabang et de Bassac, ce territoire comprenait, en outre, des régions occupées par des peuplades encore à moitié barbares. Il était souvent envahi par son puissant voisin le Siam qui parvint même, en 1883, à le conquérir presqu'entièrement.

Après avoir passé avec les chefs des principautés indigènes des conventions en vertu desquelles, ils se plaçaient sous le protectorat français, la France occupa simplement les autres régions. Par un traité signé avec le Gouvernement français le 3 Octobre 1893 et complété par celui du 13 février 1904, le Siam renonça définitivement à tous ses droits sur le Laos. Celui-ci est devenu ainsi un des cinq grands pays de l'Union indochinoiset.

de notre sol et sous-sol, un réseau de routes des plus étendus a été construit; les moyens de communication les plus commodes et les plus rapides dus à la vapeur et à l'électricité ont été mis à notre disposition.

Ces importants travaux qui ont pour but de développer le commerce et l'industrie de notre pays et, partant, de nous assurer le plus de bien-être possible, ne sont pas les seules préoccupations du gouvernement du Protectorat. Afin de nous faire profiter des bienfaits de l'hygiène et des méthodes rationnelles des traitements de la médecine occidentale, d'importants crédits sont prévus, chaque année pour développer cette œuvre éminemment humanitaire qu'est l'assistance médicale, des hôpitaux et des maternités ont été construits dans presque toutes les provinces. nos compatriotes qui étaient, au début, pleins de préventions contre la thérapeuthique et la chirurgie françaises, commencent à en apprécier de plus en plus les bienfaits. C'est pourquoi le nombre pourtant déjà respectable des docteurs français et des médecins indigènes répandus dans tout le pays ne peut encore à l'heure actuelle suffire aux besoins de la population.

Mais ce n'est pas tout : en même temps qu'elle s'occupe avec un souci constant de notre santé physique, la France protectrice veille encore avec une égale sollicitude « à la croissance et à la santé » de nos esprits. Fidèle à sa haute mission de redresser « vers les aubes d'un avenir plus haut les visages inclinés dans l'obscure servitude de l'ignorance », elle s'efforce d'ouvrir de plus en plus largement « devant ses enfants d'Asie comme devant les fils de sa race, le vaste domaine où les fruits du savoir tendent à qui sait les cueillir, leur nourriture saine et puissante. » Après les noms à jamais inoubliables de Duperré, de Lafont, de Le Myre de Vilers et de Brière-de-l'Isle qui organisèrent, les premiers, l'enseignement primaire local, leurs successeurs continuent, avec une libéralité sans cesse croissante, à faire pénétrer dans la masse de nos compatriotes les bienfaits de « la science moderne avec son cortège de découvertes et de vérités ». C'est ainsi qu'au-dessus de l'enseignement primaire

qui se répand depuis la brousse profonde des hautes régions jusqu'aux plaines immenses des deltas, et de l'enseignement complémentaire qui se développe dans les grandes villes, s'ouvrent depuis 1917, les différentes « écoles supérieures » dont l'ensemble constitue la jeune « Université indochinoise ».

En un mot, sous l'égide de la France tutélaire, l'Indochine française s'est transformée comme par enchantement et devient, à l'heure actuelle, une des possessions les plus importantes de l'empire colonial français dans le monde.

Cette transformation rapide dont nous sommes les premiers à apprécier les résultats, nous n'oublierons jamais que c'est à la France incarnée dans les vénérables personnes de ses dignes fils P. Doumer, P. Beau, Albert Sarraut, Maurice Long et nombre d'autres encore, que nous en sommes redevables. Aussi, fidèles aux principes de morale que nous ont inculqués nos ancêtres, cherchions-nous toujours l'occasion de lui en prouver notre gratitude. Cette occasion nous l'avons trouvée à plusieurs reprises depuis qu'elle est venue nous couvrir de sa protection et, notamment, en 1914, au moment où les hordes teutonnes envahirent son sol sacré. Ce que nous avons fait à cette époque inoubliable, les voix les plus autorisées l'ont proclamé et M. Albert Sarraut, notre ancien Gouverneur général, l'a consacré éloquemment dans les belles lignes que nous nous permettons de reproduire ci-dessous (1) :

Pour la défense nationale

« Ce qu'elle avait fait dans ce sens, depuis le début de « la guerre, sous l'énergique impulsion de mes prédécesseurs, « l'Indochine l'a continué en 1917 en recueillant de l'expé- « rience acquise et des directions reçues les moyens « d'augmenter largement sa contribution en hommes, en « argent, en vivres, en matières et denrées nécessaires à « la Défense nationale.

(1) Extrait du discours au Conseil de Gouvernement (13 Novembre 1917).

« En hommes d'abord . . . .

« Des milliers et des milliers d'indigènes, tirailleurs ou « ouvriers de guerre, recrutés à la diligence de l'autorité civile « rapidement équipés et encadrés sur place par l'autorité « militaire sont allés rejoindre aux tranchées ou dans l'usine « française, la masse déjà imposante de leurs compatriotes. . . . .

« Je me défends avec peine de citer des chiffres pour montrer « l'ampleur numérique de cette nouvelle contribution en « hommes donnés par la colonie . . . . . . Un jour viendra « d'ailleurs où, sans risque, nous pourrons tout dire, et « l'Indochine elle-même sera étonnée, après la France, des « contingents qu'elle aura fournis au combat ou aux travaux « de guerre.

« En argent, la contribution indochinoise n'a pas failli. « Préoccupés d'abord d'alléger les charges de la Métropole « nous avons pris à notre compte telle part de dépenses « militaires qui lui incombait. . . . .

« . . . .

« Enfin, les œuvres de guerre, les achats d'obligations de « la Défense nationale ont pu escompter du patriotisme « indochinois un élan de générosité qui va trouver une « occasion nouvelle de s'affirmer dès l'ouverture prochaine « des opérations du troisième emprunt.

« En ce qui touche les produits, vivres, denrées et matières « de toute sorte nécessaires soit au ravitaillement de la « France, soit à la Défense nationale, nous les avons fournis « à pleins bateaux, avec le seul regret de trouver une limite « à notre contribution dans la limite même des moyens de « transports mis à notre service . . . . »

FIN

Dynastie des Nguyễn

